

PÉLAGE.

NAISSANCE DE LA MONARCHIE ESPAGNOLE, 737.

Pendant que Florinde expiait ainsi par sa mort le malheur qu'elle avait involontairement attiré sur sa patrie, Égilone, la veuve de Rodrigue, tombait au pouvoir des infidèles, et du sein de sa captivité se préparait à rendre bientôt à l'Espagne le courage et l'espoir. Mousa, au bruit de l'éclatante victoire de Xérès, s'était hâté d'abandonner l'Afrique pour rejoindre son lieutenant; mais rappelé à Damas, auprès du kalife, il laissa le commandement suprême de la Péninsule à son fils Abdelaziz, qui vint se fixer à Séville.

Ce jeune homme avait un cœur noble et généreux, que devait émouvoir le malheur d'Égilone. Il la fit traiter avec tous les égards dus à son rang, et se rendit lui-même au palais où elle était retenue avec les autres otages.

Saisi de respect pour tant de douleur et de beauté, il lui demanda ce qu'elle réclamait de lui.

« Que tu protèges l'Espagne, répondit-elle, au lieu de l'opprimer. »

Cette fière réponse, la résignation avec laquelle Égilone supportait son sort, le courage qu'elle inspirait à ses femmes par son exemple, firent sur le jeune émir une profonde impression, et il conçut le dessein d'appeler Égilone à partager avec lui le trône qu'elle avait déjà occupé.

La veuve de Rodrigue ne put accepter l'idée d'une alliance avec les vainqueurs de son pays. Elle fit répondre à l'émir que le deuil et les larmes rempliraient seuls sa vie; mais gagnée par les prières des Goths, qui n'attendaient plus leur salut que d'elle, elle consentit enfin à lui donner sa main. Les destinées de l'Espagne semblèrent changer dès ce jour. Fidèle à sa parole, Abdelaziz prit à tâche d'assurer le bonheur des Espagnols. Il organisa activement un système d'administration qui leur laissait la liberté de leur culte et de leurs lois. Ils conservèrent leurs magistrats et leurs prêtres;

la servitude, en usage même chez les Goths, perdit son caractère et disparut en partie; le tribut du cinquième de leurs revenus fut la seule imposition levée sur eux. Tous ceux qui se soumièrent furent placés sous la protection des alcaïdes (magistrats supérieurs), nommés par Abdelaziz, et reçurent le nom de Mozarabes, qu'ils conservèrent pendant tout le temps de la domination musulmane.

Ainsi, loin des persécutions par lesquelles on croit généralement que les Arabes marquèrent leur entrée en Espagne, leur règne fut tout d'abord signalé par la mansuétude et la sagesse.

Vainqueurs et vaincus se confondaient dans une fusion fraternelle et suivaient, les uns leur reine au temple catholique, les autres leur émir à la mosquée.

Heureux du bonheur qu'ils faisaient naître autour d'eux, Abdelaziz et Égilone l'étaient encore de leur mutuelle affection. « Fleur des chrétiennes (Zahra-ben-Isa), disait parfois l'émir à sa femme, je t'aime et je te bénis pour le bien que tu m'inspires; le ciel a mis dans ton cœur, pour que tu le répandes sur moi, le trésor des vertus. »

Mais, jaloux de son rang et de son mérite, un officier qu'Abdelaziz avait comblé d'honneurs, l'accusa auprès du kalife, et trouva le prétexte de cette accusation dans son mariage avec Égilone.

« Je tremble pour nos armes, lui dit-il. L'émir, pour plaire à cette chrétienne, arborera bientôt lui-même la croix au lieu du croissant, et nous repoussera de cette riche Espagne, dont Allah et son prophète nous ont donné la possession. »

Naturellement ombrageux, et indisposé déjà contre Abdelaziz, dont il redoutait l'influence, le kalife Souleiman profita de ce prétexte pour sévir contre lui. L'officier reporta en Espagne l'ordre de mettre à mort le malheureux émir; mais pour ne pas soulever le peuple et l'armée, qui

chérissaient leur chef, il eut recours à l'assassinat.

Abdelaziz avait, non loin de Séville, un château dont les flots du Guadalquivir venaient baigner les murs, et où il se retirait avec Égilone quand ses loisirs le lui permettaient. Associant une pensée pieuse à toutes ses œuvres, il avait fait construire une chapelle auprès du pavillon d'Égilone, et une mosquée au milieu des palmiers et des orangers qui couvraient ses jardins.

Un matin, Abdelaziz, devant l'appel du muezzin, traversait les sentiers embaumés de la Véga pour se rendre à la mosquée, quand il fut tout à coup assailli par les émissaires du kalife; il essaya courageusement de lutter; mais vaincu par le nombre, il tomba sous leurs coups.

Musulmans et chrétiens mêlèrent leurs larmes sur sa tombe et cherchèrent vainement l'assassin. Il avait repris déjà le chemin de Damas, portant au kalife la tête de sa malheureuse victime. Tout barbare qu'il était, Souleiman ne put s'empêcher d'admirer la noble expression. Il la contemplait encore, quand Mousa arriva près de lui. « Reconnais-tu cette tête? lui demanda le kalife. — Oui, s'écria l'infortuné vieillard en l'arrachant à l'officier qui la tenait, et la pressant sur son cœur. Que la malédiction d'Allah s'attache à celui qui osa la faire tomber!... »

Après avoir jeté ce cri de douleur et de vengeance, Mousa reprit le chemin de Valdechora, son pays natal, mais il n'y arriva pas; il trouva, comme son fils, la mort sur son chemin. Égilone elle-même ne tarda pas à les suivre.

Ce fut alors que la malheureuse Espagne comprit toute l'horreur de sa situation. Abdelaziz, pour la lui adoucir, avait su lui faire envisager la présence de l'étranger comme le fruit d'une alliance; mais aujourd'hui le vainqueur lui faisait lourdement sentir le poids de la conquête, et lui enlevait tout vestige de liberté.

Plus fiers et plus indépendants que leurs frères du Midi, les habitants des provinces septentrionales de l'Espagne refusèrent tout accord avec les infidèles et se réfugièrent dans leurs montagnes, où ils cherchèrent un asile contre l'oppression. Là ils pleu-

raient ensemble sur leur malheureuse patrie et juraient de mourir avant de laisser les Arabes envahir ce dernier refuge de leur nationalité.

Ravis du merveilleux climat, de la riche nature et des trésors que leur offrait l'Andalousie; occupés d'ailleurs à continuer el-djihed (la guerre sainte) dans le Frenjat (1), sous les ordres d'Abdérane, les Arabes dédaignèrent de poursuivre ces pauvres montagnards. Cependant le bruit se répandit bientôt que les Astures vivaient libres, que le croissant n'avait point encore paru dans leurs vallons, qu'aucune mosquée ne les déshonorait, et que l'écho de leurs montagnes redisait leurs prières et leurs chants nationaux. Jaloux de partager avec eux un bonheur qu'ils avaient cru perdu sans retour, les habitants des provinces conquises désertaient chaque jour leur terre natale pour venir se rallier à leurs frères du Nord. Il devait naturellement résulter de cette réunion un plus fort enthousiasme et un nouvel élan de patriotisme. Quand le soir rassemblait tous ces hommes dans leurs retraites, les nouveaux venus, témoins des combats du Guadaléte, racontaient comment ils avaient vu mourir leurs frères; ils représentaient leurs villes occupées par les Musulmans, et, sous l'impression de ces douloureux souvenirs, ils peignaient tous les malheurs et toutes les humiliations de la conquête. Les femmes éclataient en sanglots à ces lamentables récits; elles pressaient leurs enfants sur leur cœur, demandant à Dieu d'en faire des héros pour chasser l'infidèle, et leurs pères, leurs maris et leurs frères répétaient le serment de mourir pour l'indépendance de la patrie.

De nouvelles recrues grossissaient chaque jour la famille des Astures; la montagne n'eut plus assez de cavernes à leur offrir, il fallut s'abriter dans les forêts et revenir vers la plaine, où bientôt se formèrent de nombreux villages, que chacun fit prospérer par ses ressources ou son industrie.

La fusion des Goths et des Espagnols, si longtemps impossible, s'opérait ainsi par la puissante influence d'un même sentiment.

(1) La Gaule.

Depuis trois ans, ils affermissaient leur petit État au milieu des montagnes, sans rencontrer d'obstacle. Le vali (1), pensant qu'il en aurait bientôt raison, n'en continua pas moins le voyage qu'il avait projeté dans la Septimanie gothique, et chargea un de ses lieutenants nommé Alkhamah, de réduire cette poignée d'hommes. La nouvelle de la marche des Arabes causa aux chrétiens une satisfaction profonde : confiants dans leur haine et leur courage, ils ne doutèrent pas qu'ils ne dussent rester vainqueurs.

— Soyons sans crainte, leur disait un des leurs nommé Pélage ; l'Espagne ne peut pas mourir : si elle tomba à Xérès, relevons-la sur les monts Cantabres : Dieu sera avec nous et défendra ses autels !

— Que Pélage nous conduise, s'écrièrent-ils tous ensemble : nous le suivrons à la victoire ou à la mort !...

Leur choix ne pouvait tomber sur un plus digne : homme de cœur et de courage, Pélage unissait à la science militaire la prudence, si nécessaire au guerrier, et la fermeté d'âme qui domine les revers.

Il ne voulut pas attendre dans la plaine l'ennemi, dont le nombre l'eût bientôt érasé, et ordonna la retraite vers la Sierra. Ces hommes, dont allait dépendre désormais l'avenir de l'Espagne, voulurent donner leurs derniers embrassements à leurs pères, à leurs enfants et à leurs femmes, et appeler avec eux, sur leurs armes, la bénédiction de Dieu. Tous gravirent une seconde fois leurs montagnes protectrices, et après de douloureuses étreintes, les femmes se cachèrent dans les cavernes, tandis que les hommes suivirent Pélage vers la position qu'il avait choisie. C'était un gigantesque rocher, appelé Auséba, au pied duquel coule une limpide rivière, la Déva, et qui s'élève comme une citadelle à l'extrémité d'un étroit vallon dont il ferme les issues ; de chaque côté de la vallée s'étendaient deux chaînes de montagnes, hautes, escarpées, abruptes, dont le couronnement se dentelait en créneaux et que l'on eût pris pour de formidables remparts.

Pélage fit cacher ses soldats dans les crevasses de ces montagnes ; pour lui, avec deux cents hommes seulement, il se retira dans une caverne creusée dans le mont Auséba, en face de la vallée, et que l'on nomme la Covadunga.

Cependant les Arabes avaient atteint déjà les campagnes des Asturies, et s'étonnaient de la solitude et du silence qui y régnaient : les demeures désertes s'ouvraient sans obstacle sous leurs mains ; et le triste et saisissant spectacle de ces contrées ne leur rappela pas sans émotion leurs steppes délaissées. Mais ainsi que le leur répétaient leurs chefs, Allah les appelait à la conquête du monde : agents dociles et fidèles, ils ne devaient s'arrêter qu'après lui avoir gagné toutes les populations barbares ; il fallait donc découvrir ces sauvages Astures pour les soumettre au Koran. Alors, bien qu'ils se doutassent d'un piège, ils pénétrèrent hardiment dans l'étroit défilé que leur présentaient les montagnes, et s'y engagèrent jusqu'aux pieds d'Auséba. Ils y arrivaient à peine, qu'un déluge de flèches semble tomber du ciel sur eux. Ils cherchent vainement à se défendre : leurs dards, repoussés par le roc, se confondent avec ceux des ennemis pour rejaillir sur eux ; leur sang rougit les eaux de la Déva dont les flots emportent des cadavres !... Ils reculent pour regagner la plaine ; mais des flancs des montagnes sortent tout à coup d'autres ennemis ; de toutes leurs profondeurs tombent de nouveaux traits, et les soldats cachés, trouvant des armes plus puissantes que leurs flèches, dans les blocs suspendus des rochers, les arrachent et les précipitent jusqu'au fond du vallon... La nuit tombait, le ciel enflammé tout le jour par un soleil brûlant se couvrait d'épais nuages ; la foudre grondait au loin, et pour prêter ses terreurs aux scènes de la montagne elle vint faire retentir les échos.

La tempête semblait attendre ce signal pour se déchaîner ; le vent du nord, s'engouffrant dans la vallée, sifflait dans la caverne et s'agitait dans un incessant tourbillon. Les torrents si rapidement grossis dans ces étroites gorges, débordaient de leurs lits et envahissaient les seuls chemins praticables dans ces défilés étroits. Ainsi poursuivis par les hommes et les éléments,

(1) Titre des gouverneurs arabes de l'Espagne.

les fuyards gagnèrent éperdus le penchant de la montagne; mais Dieu, ce jour-là, combattait avec l'Espagne, et il était écrit, dit un auteur arabe, que pas un des leurs ne devait revoir le jour après le combat d'Auséba : comme ils se pressaient sur un sentier rapide près de Caségadie, tout à coup le terrain s'écroule et s'engloutit avec eux dans les eaux de la Déva!

A peine le bruit de l'avalanche s'était-il éteint dans les flots, que l'orage s'éloigna et ne laissa plus entendre que de sourds et rares mugissements! Le lendemain un radieux soleil éclairait le pays des Astures : c'était le soleil de l'indépendance nationale!...

Dès les premiers rayons du jour, tous, soldats, enfants, vieillards et femmes, abandonnaient leurs retraites pour revenir à Covadunga : de touchantes scènes s'y passèrent encore quand ils se retrouvèrent; dans l'élan de leur enthousiasme, ils décernèrent à Pélage, le titre de roi. Sa mission n'était encore qu'au début : il comprit qu'après avoir conquis l'indépendance il fallait la conserver. Dans ce but il créa le système de législation le plus sage et le plus favorable au développement de sa petite colonie; il confia les différentes charges de son gouvernement à ses plus braves compagnons d'armes, et réunit autour de lui, ainsi que l'avaient fait les rois Goths, les évêques

et les prêtres. Rassemblés sous le même chef, resserrés par les mêmes liens, soutenus par le même espoir, les Goths et les Espagnols, dépouillés de leur vieil orgueil, cimentaient leur alliance. De nouveaux réfugiés vinrent augmenter leur nombre : il fallut agrandir les villages, fonder des villes, ramener l'agriculture et l'industrie. Les pêcheurs gagnèrent leurs rivages; les pâtres et leurs troupeaux, le penchant des montagnes. La vie reprit partout.

Effrayés au souvenir de Covadunga et contenus au seul nom de Pélage, les Arabes n'osèrent plus franchir les frontières des Asturies, et quand ils vinrent attaquer les populations qui en étaient voisines, Pélage sut toujours les faire reculer; mais convaincu qu'il faut laisser aux gouvernements comme aux hommes le temps de se modifier et de grandir, loin de chercher à étendre les limites de son petit royaume, il borna ses efforts à y développer les ressources intérieures et à condenser les forces de son peuple. Dix-neuf ans s'étaient passés à ce travail depuis son glorieux fait d'armes, quand la mort le frappa au bourg de Canicas... Il légua son génie à l'Espagne : c'est lui qui, sept siècles après, présidait à la prise de Grenade comme au combat de Covadunga!...

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

La Charité aux enfants, par M. l'abbé Mullois. 4 vol. illustré. 50 centimes.

Le nom de M. l'abbé Mullois est déjà familier et cher à nos lectrices, et sans doute, au milieu de la disette qui nous entoure, en présence de l'hiver et de la misère qui nous menacent, elles auront profité de ses enseignements et mis à profit les excellentes indications du *Manuel de la Charité*; elles auront été pour les pauvres qui les entourent, cette bonne âme que la veuve et le malade attendent comme un secours du ciel; elles auront représenté auprès de l'indigent la maternelle Providence, qui ne laisse en oubli aucun de ses enfants.

La charité est la vertu de tous les âges : l'enfant peut la pratiquer, elle peut et doit lui être enseignée par les doux exemples et les suaves paroles d'une mère et d'une sœur : voici un petit livre qui vient en aide aux institutrices du jeune âge : c'est un cours de charité à l'usage de l'enfance : aux réflexions naïves et touchantes, M. Mullois a ajouté des faits, des anecdotes qui rendent la morale sensible, et qui donnent au cœur une généreuse émulation. « La charité, dit » l'auteur, est le moyen d'éveiller les bons » instincts qui dorment au fond de l'âme » des enfants : là est un moyen de créer » des vertus, de donner un but aux élans » de leur cœur. On n'y a pas assez pensé,

» on s'est presque toujours occupé de l'intelligence..... Donnez à l'enfance la passion du bien, qu'il aime les pauvres, ses parents, Dieu, toutes saintes choses..... »

Et pour leur enseigner cette charité dont, en sa qualité de prêtre de Jésus-Christ, il est le propagateur et l'apôtre, M. Mullois décrit en termes émouvants la misère des pauvres, et surtout de l'enfant pauvre, privé de tout ce qui fait le bien-être et la joie de son âge, et il émeut puissamment la pitié de l'enfant riche en faveur de ce petit frère déshérité. La revue des œuvres destinées à l'enfance suit ce premier chapitre, et nous apprend comment on peut exercer la charité, alors même qu'on est enfant, écolier ou pensionnaire. Beaucoup de pensions, beaucoup de colléges ont leurs conférences de Saint-Vincent de Paul, dont les membres visitent, sous la surveillance de leurs professeurs, les pauvres du voisinage; les pensionnats de jeunes filles ont aussi leurs créations charitables : au *Sacré-Cœur*, on permet aux pensionnaires d'adopter des petites filles pauvres; elles travaillent pour leurs protégées, les instruisent au moment de leur première communion, et s'entendent pour les habiller. Les plus grandes et les plus sages reçoivent, comme récompense, la permission d'aller, en compagnie de dames charitables, visiter les pauvres..... Aux *Oiseaux*, chaque classe adopte une famille, mais à force de sagesse et de diligence on peut obtenir une bonne femme pour trois ou quatre... Aux grandes fêtes des enfants, le lundi gras, par exemple, les deux cent cinquante enfants pauvres des classes gratuites vont s'asseoir au réfectoire, à la place des pensionnaires, et celles-ci leur servent un excellent dîner.. C'est vraiment un bonheur de voir ces enfants riches servir à table des enfants pauvres. Elles le font avec tant de grâce et de joie, qu'on ne sait lesquelles sont les plus heureuses, ou de celles qui servent ou de celles qui sont servies..... Au lycée Saint-Louis, à Paris, les élèves mettent en commun une somme ronde, à laquelle on ajoute de petites contributions pour certains manquements; et le tout est porté aux pauvres par les enfants eux-mêmes, en compagnie de l'aumônier. Dans une année, ils ont secouru jusqu'à

cent quarante familles. Un jour, dans l'une de ces misérables rues adjacentes à la rue de La Harpe, ils arrivent chez un pauvre menuisier, mourant d'une maladie de poitrine. La misère la plus affreuse régnait dans la maison, et, pour comble de malheur, on le chassait de sa mansarde, parce qu'il ne pouvait plus payer le terme. A la vue d'étrangers, sa malheureuse femme, qui n'entendait le plus souvent que ces paroles dures : *Sortez ou payez!* reste stupéfaite. Alors l'aumônier, prenant la parole, se hâta de dire : Madame, nous sommes vos voisins et vos amis, quoique vous ne nous connaissiez pas... et les élèves déposèrent leur généreuse offrande... Le cœur de la pauvre femme fait explosion; elle joint les mains et elle s'écrie, en se tournant vers ses enfants : « O mes enfants! je vous l'avais bien dit ce matin, que si vous priiez bien Dieu, il n'allait pas nous abandonner; remerciez-le bien vite et priez pour ces messieurs! » Alors les enfants tombèrent à genoux et se mirent à prier au milieu du plus profond silence.....

C'est la visite des pauvres qui surtout produit un grand bien : faire la charité de chez soi, du coin de son feu, c'est véritablement trop facile et trop peu méritoire. Ce n'est pas là traiter les pauvres en amis; mais c'est les traiter en importuns, auxquels on envoie ce qui leur est dû afin qu'ils nous laissent tranquilles. C'est en nous arrachant à nos aises, en allant nous asseoir au chevet du pauvre, en respirant l'air qu'il respire; c'est en devenant, pour ainsi dire, membre de sa famille, au moins un instant, que nous lui prouvons que nous l'aimons vraiment, que nous le regardons comme un frère... Cette sainte habitude de la visite des pauvres, difficile à adopter à un certain âge, quand on a pris le pli d'une vie molle et facile, tâchez, mesdemoiselles, de la donner à vos jeunes frères, à vos petites sœurs... Allez voir les pauvres avec eux et vous en serez tous meilleurs et plus heureux.

Le défaut d'espace nous défend de nous étendre davantage sur l'excellent livre de M. Mullois; mais peut-être en avons-nous assez dit pour donner à toutes nos lectrices le désir de le connaître et de le répandre

autour d'elles, et, par conséquent, de faire ce qu'il prescrit, car l'auteur, parlant au nom de Jésus-Christ et des pauvres, ne

conseille pas, il ordonne, et, nous le croyons, il est obéi.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ZEUS UND DAS PFERD.

Vater der Thiere und Menschen, so sprach das Pferd, und nahete sich dem Throne des Zeus: Man will, ich sei eines der schönsten Geschöpfe, womit du die Welt gezierest, und meine Eigenliebe heisst es mich glauben. Aber sollte gleichwohl nicht noch Verschiedenes an mir zu bessern sein.

Und was meinst du denn, dass an dir zu bessern sei? rede, ich nehme Lehre an, sprach der gute Gott, und lächelte.

Vielleicht, sprach das Pferd weiter, würde ich flüchtiger sein, wenn meine Beine höher und schmächtiger wären; ein langer Schwannenhals würde mich nicht verstellen; eine breitere Brust würde meine Stärke vermehren; und da du mich doch ein Mal bestimmt hast, deinen Liebling, den Menschen zu tragen, so könntemir so wohl der Sattel anerschaffen sein, den mir der wohlthätige Reiter auflegt.

Gut, versetzte Zeus; gedulde dich einen Augenblick! — Zeus, mit ernstem Gesichte, sprach das Wort der Schöpfung. Da quoll Leben in den Staub, da verband sich organisirter Stoff, und plötzlich stand vor dem Throne — das hässliche Kameel.

Das Pferd sah, schauderte und zitterte vor entsetzendem Abscheu.

Hier sind höhere und schmächtigere Beine, sprach Zeus; hier ist ein langer Schwannenhals; hier ist eine breitere Brust; hier ist der anerschaffene Sattel! Willst du, Pferd, dass ich dich so umbilden soll! Das Pferd zitterte noch.

Geh, fuhr Zeus fort, dieses Mal sei belehrt, ohne bestraft zu werden. Dich deiner Vermessenheit aber dann und wann zu erinnern; so daure du fort, neues Geschöpf. — Zeus warf einen erhaltenden Blick auf das Kameel — und das Pferd erblicke dich nie ohne zu schauern.

LESSING.

JUPITER ET LE CHEVAL.

« Père des hommes et des animaux, ainsi parlait le cheval en se tenant près du trône de Jupiter, on veut que je sois une des plus belles créatures dont tu as orné le monde, et mon amour-propre me le fait croire. Néanmoins, n'y aurait-il pas en moi quelques défauts à corriger ?

— Et que penses-tu donc qu'il faille changer en toi ? Parle, je recevrai ton conseil, dit le dieu en souriant.

— Peut-être, reprit le cheval, serais-je plus prompt à la course, si mes jambes étaient plus hautes et plus effilées; une encolure plus longue m'irait bien; un poitrail plus large doublerait ma force; et puisque enfin tu m'as fait servir de monture à l'homme, ta créature bien-aimée, je pourrais avoir naturellement la selle que me met le cavalier bienfaisant.

— Bien, dit Jupiter; attends un moment. » Jupiter, le visage sérieux, prononça la parole de la création. Alors la vie sortit de la poussière, les matières organiques s'unirent, et soudain apparut devant son trône — le hideux chameau!

Le cheval le vit, trembla et fut saisi d'une profonde horreur.

« Voici des jambes plus hautes et plus effilées, dit Jupiter; voilà une encolure plus haute, un poitrail plus large, une selle naturelle! Veux-tu, cheval, que je te transforme ainsi ? » Le cheval tremblait toujours!

« Allons, dit Jupiter, pour cette fois, reçois cette leçon sans être puni. Cependant, pour te faire souvenir de ta présomption, que cette nouvelle créature reste vivante! »

Jupiter lança sur le chameau un regard de vie.

« Et toi, cheval, ne la regarde jamais sans trembler. »

EDMOND BENJAMIN.

LE VIRGILE AU RABOT.

I. — NEVERS ET SES DUCS. — LA PREMIÈRE ODE DE MAÎTRE ADAM.

Le premier jour du mois de septembre de l'an de grâce 1633, la vieille cité de Nevers s'était parée *comme une ville neuve*. Les Nivernais avaient recouvert de tentures blanches et de guirlandes les lézardes de leurs masures. Aux lucarnes des boutiques, sur les balcons des hôtels et dans les rues ne se voyaient que joyeux visages et toilettes nouvelles. Toute la ville descendait vers les portes. Des orchestres en plein vent s'établissaient à chaque carrefour; les cloches des églises et des monastères sonnaient à toute volée, et le bourdonnement de la foule dominait encore ce bruyant concert de cuivre et d'airain. C'était vraiment un jour de belle humeur publique où les hommes auraient échangé en amis jusqu'à des estocades et les femmes des compliments.

Et si quelque curieux étranger demandait la cause de tant d'empressement et de joie, les bourgeoises, tout en minaudant, regardaient tour à tour le ciel sans nuage, le questionneur et leurs parures neuves; les hommes répondaient d'un ton pénétré: nous attendons *notre duc*. En effet, ce jour-là, 1^{er} septembre, rentrait à Nevers, son maître légitime, Charles 1^{er} de Gonzague, duc de Nevers, duc de Mantoue, marquis de Montferrat et seigneur de vingt autres lieux.

Nevers avait un duc! honneur qu'aucune ville ni province de France ne pouvait plus se vanter de partager. Un duc! un prince particulier, le dernier seigneur féodal de quelque importance, que n'eût pas dépouillé l'heureuse ambition de nos rois, Nevers avait tout cela! Le pouvoir de Charles de Gonzague était, il est vrai, fort restreint en son duché de France: il en rendait au terrible cardinal de Richelieu le même compte à peu près, qu'un tenancier rend au possesseur. Mais il gardait son titre et Nevers le lui donnait! Paris enfin n'avait qu'un roi, Nevers avait un duc.

Vous comprenez donc l'enthousiasme dont fut saisie la foule nivernoise, quand la voix du canon, se mêlant à celle des cloches, annonça l'arrivée du duc à la porte de Croux. A ce moment le cortège des magistrats et des notables, qui s'avancait processionnellement au-devant du seigneur, traversait la rue de la Parcheminerie. Quatre hérauts d'armes ouvraient la marche; puis s'avançaient en bel ordre les corporations bourgeoises, le conseil des notables, les quatre échevins, tout le clergé de la ville, le chapitre enfin avec ses chantes qui entonnèrent l'*Alleluia*. Venait ensuite une longue file de sergents d'armes servant de licteurs aux deux consuls.

Entre ces deux respectables magistrats et le bailli de la ville, tout seul, et sous l'œil de ce dernier, marchait un homme encore jeune qui semblait le coryphée de ce jour solennel. Son extérieur était bizarre: il tenait un peu de l'Anacréon rajeuni, un peu du Diogène, et rappelait à la fois l'établi, le cabaret et le Parnasse. Ses habits étaient en effet ceux d'un artisan, même par maintes reprises, ils témoignaient des soins d'une ménagère. Mais il portait à la main le signe sacré des poètes, la branche de laurier. Souvent il rejetait ses cheveux en arrière et levait ses yeux vers le ciel, ou les roulait d'une façon tout à fait divertissante, comme s'il eût invoqué l'inspiration poétique, ou voulu faire croire qu'elle le visitait. Cet étrange personnage n'était rien moins que le Pindare de Nevers. N'avez-vous pas nommé déjà maître Adam Billaut, poète, jadis et toujours menuisier? Nevers n'avait pas seulement un duc, Nevers avait un poète!

Sur les pas de maître Adam s'avancait le bailli, l'unique et le premier juge des Nivernois. Le reste du cortège était tout militaire et martial. C'étaient cinq cents soldats de la garde bourgeoise, le mousquet au poing et la mèche allumée. La ville de Nevers, la personne du duc, la patrie nivernoise ne comptaient pas moins de dé-

fenseurs que de sujets ou de citoyens.

Le duc se dirigea de la porte de Croux à la cathédrale, où l'évêque le reçut en grande pompe. Là, il entendit le *Te Deum*, et sortit aussitôt après pour se rendre au palais ducal. Des vivats, une pluie de fleurs et la mousqueterie l'accueillaient partout sur son passage; le cortège observait le même ordre qu'en se rendant à la porte de Croux; la seule attitude de maître Adam avait changé. Il agitant d'une main convulsive sa branche de laurier. Ses yeux avaient quitté le ciel et se tenaient obstinément baissés vers la terre. Il semblait être en proie à une émotion violente et manquer de la force nécessaire pour la surmonter. En vain le bailli l'exhortait à voix basse: « La ville de Nevers, disait-il, te choisit pour l'organe de ses sentiments auprès du duc. Ils sont de ceux, maître Adam, qu'un poète seul peut exprimer. » Hélas! une responsabilité si grande épouvantait le pauvre menuisier. Déjà il se voyait en face du duc; ses genoux fléchissaient par avance... Oh! qu'en ce moment il eût volontiers échangé son laurier contre son rabot!

Le cortège atteignit la place du château ducal; et maître Adam la parcourut en vain d'un regard désespéré; la fuite était impossible. Le duc descendait de son carrosse, donnant la main à ses filles; il s'arrêta devant la grande porte d'honneur, et là il attendit, suivant la coutume antique, les premiers hommages de ses sujets...

O Muses! ô Mnémosyne! l'ardente prière de votre serviteur dut pourtant monter jusqu'à vous. Ingrates déesses, vous aviez oublié jusqu'à son zèle et vos promesses... lorsqu'il se mourait de peur et de honte, vous passiez une heure insoucieuse à vous enivrer des chants d'Apollon. Vous ne le vîtes pas, le pauvre poète traîné jusqu'aux pieds du duc par l'impitoyable bailli! Vous ne le vîtes pas, quand le bailli, bègue et peu disert, eut dépêché de son mieux sa propre harangue, et que vint le tour du poète, quand, impatiente de jaillir en ondes sonores, la poésie se pressait en vain sur ses lèvres que vous ne songiez plus à ouvrir; vous ne le vîtes pas confus et muet, maudit ou moqué des siens, et rejetant tout bas sur vous tant de malédictions et de mé-

pris! Vous veniez de répondre à son ardeur par une trahison! O Muses, ainsi croyiez-vous établir votre règne sur Nevers et ses campagnes?

A genoux devant le duc, maître Adam rappelait à son secours sa mémoire infidèle. Odes, épitres, sonnets s'en étaient effacés. Les officiers du duc, les dames des jeunes princesses, commençaient à sourire, le bailli à gronder. Par bonheur le duc, à cet instant, ne regardait aucun objet moins que le Pindare de ses États, qu'il n'avait pas vu tomber à ses pieds. Ses yeux parcouraient avec complaisance le riche amphithéâtre sur lequel s'élèvent par étage la bonne ville ducal et son château. Pourtant une pensée de regret se lisait sur son visage. Que n'était-il né quelques siècles plus tôt, en face des Capets ou des Valois?... Mais en face de Richelieu...

Cependant l'inattention du duc permettait à maître Adam de rassembler ses esprits... Faute de mémoire, il prit hardiment le parti d'improviser. La princesse Marie le rassurait d'un de ses regards, qui étaient d'une douceur merveilleuse. Nous avons ouï dire même qu'il venait de trouver une rime... Hélas! les rimes sont sœurs! Il était écrit que la suivante, en lui échappant, consumerait sa perte.

Au bruit confus de cette voix qui murmurait à ses pieds, le duc baissa tout à coup la tête. Ce n'était pas qu'il eût l'air bien terrible... mais il était duc, et le menuisier crut voir Jupiter ébranlant l'Olympe d'un mouvement de sourcils. La voix s'arrêta dans son gosier; il fit, pour la rappeler sur ses lèvres, un effort qui fut la cause, dont une grimace des plus comiques fut l'effet... Et le duc se mit à rire.

Alors la provision d'audace que venait de faire maître Adam, son inspiration tardive, sa mesure, sa rime, tout s'évanouit au même instant; il se prit à trembler comme un vilain ordinaire, et sans regarder davantage le duc, qui ne pouvait reprendre son sérieux :

« Hélas! balbutia-t-il, hélas! beau sire, comment vous portez-vous? »

Telle fut la première ode de maître Adam.

II. — LE DÉSESPOIR DE MAÎTRE ADAM. — MADAME JEANNE. — LES PENSÉES BACHIQUES. — AUSSITÔT QUE LA LUMIÈRE.

L'après-midi du même jour, les réjouissances continuaient sur la place ducale de Nevers, où toute la ville s'était portée. Les gens atrabilaires ou les affligés s'éloignaient seuls des apprêts du bal qui devait couronner la fête. Mais comme la tristesse et la pauvreté n'étaient qu'exception sur les heureux domaines de Charles de Gonzague, la garde bourgeoise qui parcourait les rues n'y rencontra qu'un passant. Maître Adam, c'était lui, s'acheminait vers sa maison de la rue de la Parcheminerie, du pas qui convient à un poète découragé. Il ruminait isolément sa douleur et nourrissait peut-être contre sa gloire future et son génie de lugubres projets.

« O rêves ! s'écriait-il, risible ambition du pauvre menuisier, inspiration menteuse, où m'avez-vous conduit ? Que disent de moi à cette heure la ville de Nevers, toute la France et M. le bailli ? Oui, j'ai perdu mon honneur pour une rime... Que ne te suis-je resté fidèle, ô mon seul ami, mon rabot ! »

Ainsi gémissait maître Adam. A ce moment, une divinité favorable, l'une des neuf Sœurs peut-être, souleva dans l'air un souffle assez vif, qui, poussant tout à coup la porte de la chambre voisine, fit apercevoir à maître Adam madame Jeanne, son épouse, et ses deux marmots tous trois fort occupés devant une jatte de laitage. L'amour conjugal, l'amour paternel, et peut-être quelque appétit, détournèrent soudain le cours des idées du brave homme. Madame Jeanne se leva. Le bruit de la déconvenue de son mari était bien arrivé jusqu'à elle ; mais en digne épouse, elle trouvait que s'il n'avait pas dit tout ce qu'il devait, il s'était du moins parfaitement tiré du peu qu'il avait dit. Les Muses n'avaient point étendu jusqu'à elle le commerce qu'elles avaient établi avec son époux ; mais, à filer et soigner ses marmots, occupation sans cesse renaissante, la Pénélope nivernoise oubliait tout le reste. Elle vint donc à son époux avec la jatte de crème, et l'invita tendrement à en prendre sa part. Maître Adam la repoussa d'abord avec humeur ; il revint encore à ses tristes

pensées et s'arracha même une dernière poignée de cheveux ; puis enfin il s'assit et mangea.

Après son modeste repas, il sortit, déjà moins sombre, pour contempler la treille qui décorait le devant de sa maison. Les pampres s'agitaient doucement au vent du soir ; les grappes se doraient, et maître Adam savoura même quelques grains déjà mûrs. Assis sur le banc placé devant la porte, et sans quitter des yeux ses chers raisins, il se mit à rêver des vendanges, ce temps consacré des franchises réunions. Quelles soirées, vraiment, quelles fêtes que les heures passées devant la grande table des vendanges, où le riche et le pauvre s'assoient et fraternisaient, alors que le jeune sang de la vigne se mêle à celui non moins ardent des buveurs, que les verres se choquent au refrain des chansons improvisées, que l'esprit pétillait et que les cœurs s'épanchaient sans péril d'indiscrétion, car si de ces banquets on rapporte la joie, on y a laissé la mémoire. Maître Adam n'était point une de ces natures pléthoriques ou bilieuses que le vin irrite ou alourdit, mais un honnête et franc compagnon qui regardait la bouteille comme la source de gaieté, un poète tout plébicien de sentiment et de mœurs. Les vendanges, ces souvenirs de liesse, ranimèrent son courage et son goût populaire. Il se prit à fredonner un vieil air à boire, en cherchant à y coudre des paroles originales. La fable dit qu'alors Bacchus et Silène, qui dormaient tout près de là, sur un fût, se réveillèrent et sourirent. Madame Jeanne, à ce moment, apportait un broc de vin réservé. Maître Adam le vida d'un trait et entonna :

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Est-il sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

« Voici ma force ! s'écria-t-il en finissant : la chanson et la bouteille ! la bonne gaieté des miens, la malice des vieux Gaulois, et non l'esprit des raffinés de cour !

Bois donc, maître Adam, mon ami; bois, ris, et tu chanteras!...»

III. — L'ENFANCE DE MAÎTRE ADAM. — M. DES-NOYERS. — MOUVEMENT NATIONAL NIVERNAIS. — LES PRINCESSES DE GONZAGUE. — M. DE BEAUSONNET. — MAÎTRE ADAM PART POUR PARIS.

Maître Adam n'était pas né sur les rives du Permesse, de l'hymen d'une Muse et d'un dieu; son berceau n'était qu'un ombreux village du Nivernais, ses parents que de pauvres cultivateurs. A dix ans, le jeune Billaut gardait les troupeaux dans les prairies qui forment la ceinture verte de la Nièvre. Déjà l'ambition de la rime s'était glissée dans son jeune cœur, et plus d'une fois, en cherchant un refrain rustique, il dut égarer ses brebis, car son père le reconnut impropre aux travaux de la campagne, et le conduisit à la ville pour y apprendre l'état de menuisier. Il est permis de croire qu'en cet art nouveau, le jeune Adam devint fort habile, et qu'il fit autant d'honneur aux menuisiers qu'aux poètes. Il ne nous reste rien de sa jeunesse, qui sans doute eût été facile comme celle d'Ovide, si les lettres l'avaient formée; mais à vingt ans le poète nivernais ne savait pas lire. Que de fois, à l'exemple de ce corroyeur athénien qui suivait les philosophes à la piste pour recueillir leurs enseignements, maître Adam dut suivre les Oratoriens de Nevers! Ces bons pères avaient tant et si longtemps appris, que la science émanait de toute leur personne et de leur demeure, et que l'ombre de leur clocher même était savante! A force d'écouter Socrate, le corroyeur antique devint un grand philosophe. Maître Adam finit par trouver un Socrate dans la docte, benoîte et petite personne de M. Desnoyers, l'intendant de la princesse Marie, depuis un an fixé dans la ville.

M. Desnoyers apportait en poésie, à défaut d'un goût parfait, le désir d'en acquiescer ou d'en faire montre. Fatigué sans doute du genre précieux de son époque, des subtilités poétiques et du bel esprit, il s'était mis à chercher en dehors des ruelles un peu de naturel et de simplicité. Il crut

avoir trouvé dans la verve populaire ces deux qualités de la véritable poésie. Les chansons à boire de maître Adam l'enivrent; il se prit à l'admirer au moins comme un objet de curiosité. Quelle trouvaille, qu'un poète tout neuf et plébéien! Dans la résolution de ménager à sa noble maîtresse ce présent extraordinaire, il prépara de longue main maître Billaut au rôle qui l'attendait, lorsqu'il aurait le bonheur d'être offert à la fille de son souverain. M. Desnoyers avait gagné le bailli à son grand projet, et nous ne savons vraiment, à l'heure de la déconvenue du poète, lequel avait le plus gémi, du poète lui-même, de ce pauvre bailli ou de l'intendant.

Le lendemain, M. Desnoyers accourut dès l'aube chez maître Adam, qu'il trouva le rabot en main et chantant à tue-tête son refrain de la veille. Outré de cette impertinente gaieté, l'intendant s'arrêta sur le seuil; mais pendant qu'il cherchait des mots pour exprimer son ressentiment, maître Adam, prenant du cœur, entamait son second couplet. L'intendant frémit de l'entendre; il écouta sans frémir le troisième couplet, et se surprit à chantonner le refrain du quatrième; au cinquième, il n'hésita plus à donner toute sa voix et courut embrasser le poète. Foin de l'étiquette et des bienséances!

A peine laissa-t-il le temps à son poète de jeter aux orties de sa cour sa veste et son tablier de travail. Tous deux traversèrent la rue de la Parcheminerie en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le dire, l'intendant poussé par sa seule impatience et le poète par le vent de la fortune. En vain les hallebardiers à la grille du château, en vain le suisse sur les degrés de l'escalier d'honneur, voulurent s'opposer à leur course rapide. M. Desnoyers franchit les obstacles, brava les défenses, et, conduisant son poète, il tomba comme la foudre au milieu de l'appartement de la princesse Marie, à l'heure précise où sonnait le lever de cette matineuse étoile.

Là, se trouvait réuni tout ce que Nevers et le Nivernais comptaient de notables et de hobereaux. Devant si haute assistance, maître Adam n'avait garde, à présent, de s'effrayer: il récita vaillamment l'ode qu'il

avait en vain préparée pour la veille; Caliope attisait son ardeur; selon le langage d'un poète contemporain, la bonne Muse lui avait fait faire

..... Une grande échelle
Et puis lui disant : Suis-moi,
Lui fit concevoir tant d'audace,
Qu'il en monta sur le Parnasse
Et tira l'échelle après soi.....

L'assemblée fut stupéfaite; le bailli se pâmait en silence; la dame d'atours laissa tomber à la merci du griffon la bouffette de rubans qu'elle attachait à la ceinture de sa maîtresse, la princesse Marie elle-même et sa sœur, la princesse Anne, se regardèrent sans oser sourire, et M. Desnoyers savoura tout à l'aise le plaisir de ce coup de théâtre monté par sa seule imagination.

Le poète, cependant, mariait en paix les rimes des deux sexes; les princesses, se disant que leur modestie surprise ne pouvait souffrir de ses éloges, avaient pris le parti d'écouter.

Certes, Voiture et Benserade avaient mieux tourné le *Job* et l'*Uranie*; la rusticité de l'ode *Adamique* séduisit davantage Anne et Marie, que divertissait l'extérieur du poète. Anne daigna même lui donner sa main à baiser, et Marie pria M. Desnoyers de faire habiller son protégé tout de neuf et à ses couleurs... Maître Adam devenait le poète de la cour.

Sa gloire alluma dans le peuple niver nais une ardente émulation : ce fut un mouvement national. Ragueneau, le pâtissier de la rue des Marmouzets; Réault, le serrurier de la rue des Rétifs, suivaient avec honneur l'exemple du menuisier. Adam *fit école*, et l'influence du grand siècle ne fut pas moins brillante à Nevers qu'à Paris. Maître Adam promenait ses pas et son importance de la cour à la ville, et de la ville à la cour. Les princesses de Gonzague le menaient à leur suite en toutes leurs résidences, il en faisait les délices. Son langage, son style et ses manières se polissaient à ce noble contact; docile aux avis de la princesse Anne, il devenait un homme du bel air. Cette charmante personne, qui depuis épousa le comte palatin du Rhin, et sous le nom de princesse Palatine, joua dans les comédies de la Fronde un rôle si sérieux,

était l'une des femmes les plus remarquables de son siècle. Avec un cœur vaillant, un noble esprit, un savoir profond, elle avait à la raillerie un malheureux penchant qu'elle osait exercer à la cour de France jusque sur Richelieu, et dont son humble protégé de Nevers dut être maintes fois la victime. Sans doute elle en fit un jouet pour distraire l'ennui qui la consumait dans le sombre château de son père. Entre ses mains et celles de sa sœur, maître Adam devint un automate à madrigaux, burlesque métamorphose du poète populaire, et qui lui coûta la perte de son génie. La chanson, cette vieille forme de la gaieté dans notre langue, sonnait un peu rudement aux oreilles de ses nobles maîtresses; le poète y renonça. Affinant désormais les mots, torturant ses pensées, il se crut bientôt passé maître en l'art des tours de force poétiques, si goûtés du temps, et qui fit dire que les Muses donnaient la question à leurs favoris. Plus d'un envieux prétendit que maître Adam réussissait mal en ce nouveau genre, et qu'il avait moins de grâce à rajuster ensemble les rimes de ses odes que les tringles de ses parquets. Cependant, en dépit des envieux, il était devenu dans la cour de Nevers une sorte de puissance. Le duc Charles fit de lui son négociateur, comme depuis Louis XV a fait de Voltaire. Il l'envoya en Italie, près de son cousin, le duc de Guastalla, et maître Adam, bien que poète, sut respecter le secret de sa mission. Ce qui surprend davantage, c'est que tant d'honneurs ne l'avaient pas enrichi, et qu'au retour d'une ambassade il fut obligé de reprendre le rabot et le tablier.

Benserade lui disait plus tard :

Tu dois bien être utile aux rois,
Puisque tu peux faire à la fois
Et leur éloge et leurs balustres...

Ce travail même ne suffisait pas aux besoins de sa famille, qui menaçait d'égalier en nombre celle de Danaüs. Maître Adam, dans ces nécessités suprêmes, s'adressait alors, en l'absence de ses maîtresses, à d'autres protecteurs, au vicomte d'Arpajon, par exemple, à un riche financier de l'époque que son nom périlleux n'avait pas

empêché de se faire poète : il s'appelait M. de Beaussonnet.

Les poètes d'alors ne puisaient guère de fierté dans leur gloire. A leur opinion, ces seigneurs dont ils faisaient l'amusement ou le charme, étaient justement leurs tribulaires.

Clément Marot avait écrit sa plus gracieuse épître pour demander de l'or à François I^{er}. Parmi les poésies de maître Adam, que d'épîtres et de sonnets pour obtenir un habit ! En l'absence des Gonzague, le poète faisait de fréquents voyages à Bourbon-l'Archambault, dont les eaux minérales, alors en vogue, attiraient maint seigneur impotent. Ce fut là qu'il obtint la protection du maréchal de la Meilleraye. Il portait sans cesse avec lui le recueil de ses œuvres, *les Chevilles*, que la munificence de ses nobles maîtresses lui avait permis d'imprimer. La protection des princesses commençait pourtant à lui faire défaut. Vieux et malade, le duc Charles ne visitait qu'à de rares intervalles son duché de Nevers. Il mourut enfin, et le Nivernais vint en héritage au jeune Charles II, sous la régence de Marie de RetHEL, sa mère. Maître Adam, privé de ses protectrices, dont l'une devint reine de Pologne et l'autre princesse allemande, résolut de mettre à exécution le grand projet de ses dernières années, c'est-à-dire un voyage au foyer des beaux esprits, à ce Paris qui, dans le langage de l'hôtel de Rambouillet, s'appelait Athènes. Il partit en 1638, et, pour ne pas éveiller les justes défiances de Nevers, prête à se plaindre de son ingratitude et de son abandon, il prit le prétexte d'un procès d'héritage au parlement de Paris.

Sans doute s'agissait-il de quelque rabot magique dont un sien parent, nécromancien habile, lui avait fait don en mourant, et qu'on lui contestait.

IV. — ARRIVÉE DU POÈTE. — L'HÔTEL DE RAMBOUILLET. — RICHELIEU. — LES QUATRE-VINGTS PAGES D'ÉPIGRAMMES. — LA MAISONNETTE. — L'ADVERSITÉ.

La descente subite du menuisier de Nevers, au milieu du monde des précieuses et des beaux esprits, y causa la plus grande

surprise. Après mille commentaires, chaque coterie, se trouvant à bout de mots et de quolibets, attendit avec plus de calme l'hommage du poète : l'hôtel de Rambouillet l'obtint le premier. Le salon de l'érudite Julie d'Angennes, la dame de céans, donnait, en effet, le ton à tout Paris. Les amis du beau langage, grands seigneurs, grandes dames et poètes de renom, y travaillaient de compagnie à épurer la grammaire et le code de la politesse. Dans leur sainte haine de la grossièreté bourgeoise et de la vieille liberté de dire, ils enveloppaient et les termes de leurs pères et leurs coutumes, et jusqu'à leurs patrons du calendrier. Tous se drapaient à l'antique, dans les oripeaux de la Grèce ou de Rome, et rougissant d'avoir été baptisés Anne ou Julie, de se nommer Chapelain ou Voiture, ils devenaient Arthénice, Chrysante ou Valère. Faites grâce au goût de l'époque ; malgré tous ces ridicules, les habitués de l'hôtel avaient de l'esprit comme toute une nation, la française excepté, et ce n'était pas à tort que la chambre d'Arthénice (Julie d'Angennes) passait pour un lieu d'oracles.

Ce fut en ce fameux tribunal que se lut et se discuta l'épître de maître Billaut à la belle Arthénice. Que de périphrases, que de précautions employées à nommer l'auteur, dont la profession n'avait pas de nom dans le beau langage, et que d'avis différents sur son mérite, après la lecture ! « Maître Adam ! s'écria Mairet, est au moins bon à tailler dans le laurier les sièges des muses et de nos dames... » La discussion fut vive et ne se termina qu'à la proposition de Caton (Mazarin), d'en référer à Sennèque (Richelieu).

Le cardinal de Richelieu, tout grand qu'il fût, n'était pas exempt des travers de son siècle. La réputation de bel esprit et de poète ne le touchait pas moins que celle de général et de politique. Grâce à Desmarests, il croyait avoir fait *Mirame* ; et la critique du *Cid*, grâce à l'Académie dont il était le fondateur. Dans la conversation, le cardinal était pédant et formaliste : il aimait à disserter des heures entières sur des sujets abstraits ou subtils, tels que l'esprit ou le sentiment. Quoi qu'il daignât faire, il voulait être loué, et les louanges de maître Adam

lui plurent. « Tu répands sur la France, s'écriait le poète, des fleurs dont les ennemis sentent les épines. » Ce fut assez de ce pathos pour lui assurer le suffrage de Sénèque dans la chambre d'Arthénice... et une pension qu'il ne toucha pas....

Toujours prêt à humilier le cardinal, son ennemi, Gaston, frère du roi, fit au poète une pension du double qu'il ne paya pas davantage. Mais ces deux augustes protections avaient mis le Nivernais en relief. *Les Chevilles* se lisaient : on commençait à dire que les muses s'arrêtent à folâtrer dans les boutiques, aussi bien que dans les palais. Enfin, l'hôtel de Rambouillet trouva pour la plus grande gloire du poète, la périphrase qui devait servir à le désigner : on l'appela le Virgile au rabot.

De ce moment, il ne fut pas un bel esprit qui ne tint à honneur de dire son mot sur le Nivernais. Avait-il adressé quelque pièce à l'une des étoiles poétiques, la réponse ne se faisait pas attendre et souvent précédait l'envoi. Ce fut une pluie d'or tombant dans le tablier du pauvre menuisier. On le loua, du moins on en eut l'air, en français, en italien, en espagnol, en latin même et en grec ! Le recueil de ses œuvres ne contient pas moins de quatre-vingts pages de stances, sonnets ou rondeaux à son adresse ; hommage de quatre-vingts auteurs, ce qui prouve que les degrés du Parnasse étaient dès ce temps-là fort encombrés. — Maître Adam devait apprendre bientôt ce que valaient ces éloges, et s'ils s'adressaient au poète ou au protégé du cardinal. Odes, stances ou rondeaux n'étaient au fond qu'épigrammes : le rabot, le tablier, les chevilles de l'ancien menuisier, faisaient tous les frais de l'esprit que l'on consommait à ses dépens. La vérité, c'était la jalousie de tous ces chantres galants, et leur colère contre cet intrus qui s'enrôlait si présomptueusement dans leur docte bataillon. « Si le peuple s'en mêle, pensaient-ils, avec son bon sens et sa verve de nature, notre règne est fini. » De combien de sourdes vengeance et de mystifications le bon Nivernais ne fut-il pas la victime ou le jouet ! Il tenait pour sincères éloges et prévenances : la fortune lui bandait les yeux. Que de fois pourtant il dut souffrir en son cœur simple, mais ambitieux,

de se trouver si petit au milieu de tout ce monde de poètes, courtisans ou grands seigneurs ! Combien il envia ce Bois-Robert et ce Desmarets, confidents du cardinal, aussi intimes que le père Joseph, et Benserade et Voiture et Balzac, qui nommaient leurs charges de cour de magnifiques bagatelles, et Claude de l'Estoile, et Cyrano de Bergerac et Tristan l'Ermitte, tous trois fils d'illustres aïeux, et ce vieux Gombaud, membre fondateur de l'Académie française, le poète des salons de Marie de Médicis, qui avait daigné le trouver beau, ce vieillard privilégié dont on recueillait chaque mot comme une perle, ce Gombaud, enfin, qui avait eu le bonheur ou le talent d'écrire tout un livre sur le *Je ne sais quoi* !

Presque tous ces favoris des muses et de la fortune possédaient des charges ou des pensions titrées : la basse origine de maître Adam lui défendait de prétendre à d'aussi solides distinctions, dont il eût eu grand besoin, car il n'était pas moins nécessaire à Paris qu'à Nevers. La pauvreté, cette vieille hôtesse, toujours moins triste qu'affamée, chérissait cette demeure du rire et de la chanson. Le poète ne vivait guère que des dons de la princesse Palatine, et de l'espoir que ses pensions lui seraient payées. Ses justes plaintes émurent pourtant son protecteur. Un jour le cardinal aperçut dans sa promenade, au milieu d'un clos de vigne, une riante maisonnette :

« Voici, dit-il, le futur Parnasse de mon menuisier. »

Maître Adam se dépêcha de faire un sonnet de remerciement. Hélas ! le cardinal était mort avant d'avoir fait meubler la maison !

La gloire de maître Adam descendit au cercueil avec son protecteur : ses ennemis ou ses envieux en eurent bientôt sapé le fragile édifice. L'épigramme ne se déguisa plus, et cette fois le bonhomme en sentit vivement la morsure. Il se plaignit : ses amis lui conseillèrent en souriant de retourner au rabot : puis il trouva close la chambre d'Arthénice et, de tous les lieux où l'on s'honorait jadis d'écouter ses fantaisies, il ne lui resta que le plus misérable, le réduit du pauvre Scarron. L'assistance en était, il est vrai, plus splendide que les lambris, car c'était un vrai bureau d'esprit

qui se tenait au pied du lit de l'infirme. Plus d'un grand seigneur s'y asseyait, bien qu'en plein hiver il n'y eût pas de feu dans la salle. — Maître Billaut y lut son *Vilbrequin* devant un noble auditoire : le malin Scarron l'applaudit ; le prince de Marsillac, depuis duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, se montra moins indulgent. En cette seconde partie de ses œuvres, le poète artisan avait, en effet, perdu la dernière qualité qui le rendit original, la bonhomie. Il s'était fait écrivain à force de travail, il avait cessé d'être *peuple*. Cependant le dépit avait aiguë sa verve d'emprunt ; précieuses et petits maîtres étaient fort maltraités en plus d'un endroit de son nouvel ouvrage. Il n'y épargnait que madame de Longueville, princesse de Condé, à la famille de laquelle il s'était attaché par l'admiration qu'inspirait à tous les cœurs français le duc d'Enghien son frère. La gloire du jeune duc et le souvenir du cardinal fournirent même à maître Adam quelques beaux vers dans le grand genre, comme on disait alors : la critique n'eut garde de s'en adoucir.

Les troubles de la Fronde ne tardèrent pas à éclater ; mais fût-il né prince ou duc, maître Billaut eût encore manqué des vertus de la guerre. Il en ressentit seulement le contre-coup dans l'absence ou la gêne de ses protecteurs, dont la bourse se fût inutilement ouverte, puisqu'elle était vide.

Alors maître Adam porta la besace qu'il avait tant redoutée. Il écrivit : le bruit de la guerre couvrit celui de sa plume. Il fit sans doute des parquets ; mais en ces jours d'émeute, pour construire les barricades on renversait les maisons, et les propriétaires n'avaient garde de les rebâtir. — Ventre affamé n'a pas d'oreilles, même pour la gloire et les muses, divinités trop immatérielles. Un beau matin le soleil levant trouva le poète du feu cardinal cheminant sur la route de Nevers, à pied comme un vilain. L'histoire ne nous dit rien de la réception que lui ménageait madame Jeanne : un lai-fage sans doute en fit encore les frais. — Maître Adam retrouva, pour supporter l'adversité, la philosophie du peuple. Son atelier retentit encore du bruit de ses chansons, et les francs compagnons du Nivernais héritèrent de ses refrains. Pour lui, rarement il songeait au passé. — Lorsque des réflexions importunes venaient à l'assaillir, il saisissait le rabot et polissait activement la planche inégale, puis il répétait l'épithaphe de Maynard, jadis son émule et son modèle, comme lui disgracié de la fortune, mais tombé de plus haut :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

HIPPOLYTE-PAUL PERRET.

CHARADE EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES :

LE COUSIN JULIEN, huissier, 30 ans.
ANGÉLIQUE, sa pupille et sa cousine, 20 ans.
LE PÈRE MARTIN, cultivateur, 60 ans.
SUZETTE, sa fille, ouvrière, 16 ans.
GEORGES, son fils, peintre en bâtiments.
VIEUXLOUP, } paysans, créanciers du père Martin.
DURENARD, }
Recons.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe aux environs de Nice, dans un gros bourg.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une vaste salle dallée, avec chaises, bahuts, grande table, et au fond, petite ar-

moire cadenassée et bardée de fer. Il est cinq heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COUSIN JULIEN, seul.

(Il est assis devant son armoire ouverte, et aligne quelques piles d'écus.) Deux cent cinquante francs en argent blanc, quelques sacs de gros sous et une liasse de billets payés. Bon ! Pour les emprunteurs, ça leur prouverait qu'on ne peut pas prêter gros quand on n'a guère ; pour le voleur qui pénétrerait dans ma maison, et s'en irait tout droit heurter à ces cadenas superbes, à cette menaçante cuirasse, il se moquerait du bonhomme de mettre tant de verrous pour si peu, mais il n'au-

rait point l'idée d'aller chercher ailleurs.
— Qu'il se moque! qu'il se moque! le bonhomme a oublié d'être un sot; ce qu'il a imaginé est bien imaginé. (Désignant l'armoire cadenassée, puis un côté de cloison où l'on n'aperçoit aucune rupture.) Ici l'amorce; là-bas la vraie cachette! (Il regarde autour de lui, tire les rideaux, donne aux portes un tour de clef.) La vraie cachette pratiquée de mes mains, que personne au monde ne soupçonne, et que je ne visite qu'alors que dans la maison il n'y a que moi de levé. Fi des trous dans les celliers ou dans les caves! c'est usé; les voleurs y vont tout droit; mais, ici, dans une salle où l'on se tient, où l'on mange, où les ouvrières cousent et repassent le linge; dans une salle ouverte à tous venants; qui diantre pourrait rien deviner? je sais bien qu'on s'est un peu étonné d'y voir figurer mon coffre-fort. (Il dit ce mot avec une emphase railleuse.) Mais la chose s'est expliquée par ma poltronnerie. Cela sert d'avoir quelques petits défauts de rechange. Voyons, voyons, utilisons les moments. (Il ouvre sa cachette où l'on aperçoit des monceaux d'or.) Hé, hé, il y a pourtant des sots qui parlent de la campagne et font des lieues pour admirer un beau point de vue, comme ils disent. Où y en a-t-il qui l'emporte sur ce que l'œil admire ici? Quand on se sera bien extasié sur des rochers jetés pêle-mêle, des cascades, de la verdure, des fleurs, en sera-t-on plus avancé? Quand on aura poussé des oh! et des ah! devant l'Océan, et que l'on aura chanté son étendue, ses vagues bleues, sa mousse blanche, ses colères, son calme plat, la bourse s'en trouvera-t-elle mieux garnie? — Parlez-moi de l'or! voilà ce qui peut inspirer une admiration raisonnable! comme cela scintille et éclaire! comme cela bruit et chante! (Il baigne ses mains dans son trésor avec un frémissement de bonheur.) Dire que si je voulais, avec ce que j'ai là, je pourrais acheter un château; que dis-je, un château? tout un village! je pourrais avoir dix navires sur les mers. Je pourrais être comte ou duc. Je pourrais me procurer des places, des honneurs, me chamarrer de rubans. Je pourrais... mais que ne pourrais-je pas? Or! tu n'es pas un vain mot; tu es le levier des mondes! — Hein? quelqu'un qui frappe à la porte de la rue. (Il ferme rapidement sa cachette.)

Déjà, qui diantre se permet de nous déranger à cette heure? On est huissier, c'est vrai, mais seulement de neuf heures du matin à cinq heures du soir, que je sache. Ouvrira qui voudra; je ne veux pas qu'on me trouve ici; le soupçon est si subtil. (Fausse sortie.) Est-ce hermétiquement fermé? — Oui. (On continue de frapper discrètement. Il s'esquive d'un côté, alors qu'Angélique, vêtue d'un joli peignoir et en bonnet de nuit, entre de l'autre.)

SCENE II.

ANGÉLIQUE, puis SUZETTE.

ANGÉLIQUE. Me suis-je éveillée plus tard que de coutume? (Elle ouvre, Suzette entre.) C'est toi, Suzette?

SUZETTE. Ah! mademoiselle, un grand malheur nous frappe; j'ai pensé que vous m'excuseriez de venir si matin.

ANGÉLIQUE. Explique-toi.

SUZETTE. Vous savez combien mon père tient à sa cabane et à son champ?

ANGÉLIQUE. Certes, c'est son petit royaume, comme il dit, le pauvre père Martin; d'ailleurs on tient toujours à ce qui vient des ancêtres.

SUZETTE. Vous savez que les temps derniers ont été durs, et que, pour vivre, bien des gens se sont vus forcés d'emprunter? Nous avons emprunté; les intérêts étaient gros, nous les avons payés trois fois; mais voici que ne pouvant pas les payer une quatrième, on réclame intérêt et capital, sous peine de la saisie et de l'expropriation. Votre cousin nous a envoyé ce papier hier soir. (Elle montre un avertissement.)

ANGÉLIQUE. Pauvres gens, hélas! comment vous venir en aide? je n'ai rien. Mon tuteur ne me laisse pas la vingtième partie de ce que je devrais toucher. Je sais bien qu'il triple et quadruple mes fonds; mais, pour me rendre très-riche un jour, il me fait si pauvre, aujourd'hui, que je ne puis que pleurer avec ceux qui souffrent.

SUZETTE. Je sais cela, ma chère demoiselle, c'est un secours d'une autre sorte que j'attends de votre bonté. Mon pauvre père se persuade qu'en obtenant un peu de répit, en frappant à beaucoup de portes, il pourra réunir de quoi dégager son bien. C'est du temps que je viens vous prier de demander pour nous à votre cousin.

ANGÉLIQUE. Je le ferai, ma bonne Suzette.

SUZETTE. Dites-lui, ma chère demoiselle, que mon père est né dans cette maison; qu'il l'aime; que s'il lui faut la voir passer en d'autres mains il en mourra; qu'il ne demande pas mieux que de travailler; que l'un de ses créanciers, M. Vieuxloup, pourrait l'employer à sa vigne et rentrer ainsi dans son dû; quant à l'autre, M. Durenard, mon père sait qu'il a des bois à tailler et à parer, et, bien que ce soit une besogne qui vaille plus que la dette, néanmoins, mon père s'engagerait à la faire pour être libéré.

ANGÉLIQUE. Le leur a-t-il offert?

SUZETTE. Oui, mais ils n'ont voulu rien entendre. Cependant si votre cousin leur parlait...

ANGÉLIQUE. Je l'en prierai, ma bonne Suzette, je leur parlerai moi-même s'il le faut.

SUZETTE. Que j'ai été bien inspirée de venir vers vous!

ANGÉLIQUE. J'ai plus de bon vouloir que de puissance.

SUZETTE. N'importe, vous ne m'avez point repoussée, vous avez bien voulu m'entendre; je vous en remercie comme d'un bienfait; tant d'autres ne vous laissent pas seulement la consolation de vous plaindre! — Au revoir, ma bonne demoiselle. (Fausse sortie.) Il paraît que la saisie serait pour aujourd'hui même.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, seule, puis LE COUSIN.

ANGÉLIQUE. Pour aujourd'hui! Mon Dieu, que le malheur se fait vite, quand le bonheur vient si lentement! Voyons, frappons d'abord chez mon tuteur; je suis certaine qu'il est levé depuis longtemps; il n'est pas de ceux qui donnent au sommeil plus que ne l'exige la stricte nécessité. (Heurtant.) Mon cousin, mon cousin Julien!

LE COUSIN, du dedans. Voilà! voilà! (Il entre.) Eh, bon Dieu! qu'est-ce que veut dire ce tapage? Vous allez démolir la porte. Avec ça, qu'elles ne sont pas déjà si solides, ces portes-là; j'ai été trompé, dupé comme tous les jours. — Eh bien, que lui voulez-vous à votre cousin Julien? seraient-ce déjà ses

comptes? Vous n'avez que vingt ans, ma mie.

ANGÉLIQUE, avec un soupir. Je le sais bien, mon cousin; ce n'est pas de cela qu'il s'agit; c'est du père Martin.

LE COUSIN, feignant de chercher. Le père Martin?...

ANGÉLIQUE. Du père Martin, auquel vous avez envoyé, hier, un avertissement de saisie pour aujourd'hui.

LE COUSIN. Ah! oui, oui, j'y suis. — Il s'agit donc du père Martin!... Je n'ai pas grand temps, ma mignonne; accélérons, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE. Mon cousin, ce pauvre homme ne demande pas mieux que de payer.

LE COUSIN. Eh! oui; il ne lui faut pour cela que de l'argent.

ANGÉLIQUE. Si j'en avais, avec quel bonheur je le lui prêterais!

LE COUSIN. Aussi, j'ai soin que vous n'en ayez pas.

ANGÉLIQUE. Mais, vous, mon cousin, mon bon petit cousin, vous qui en avez; si vous....

LE COUSIN. J'en ai! j'ai de l'argent, moi! et où ça, s'il vous plaît? dans cette armoire, peut-être? Ma foi, oui, parlons-en; de quoi défrayer la maison, un mois au plus; et après, vogue la galère! s'il n'en rentre point, on se rongera les ongles. — Ah! j'ai de l'argent! voilà pourtant comme les faux bruits circulent! On dit, aujourd'hui, que j'ai de l'argent; demain, on me dira millionnaire et l'État me fera un emprunt! Ah! j'ai de l'argent!

ANGÉLIQUE. Voyons, calmez-vous; vous n'en avez pas, je le veux bien. Alors, autre chose; parlez aux créanciers de ce pauvre homme; offrez-leur ses services, son travail; l'un et l'autre peuvent l'occuper, s'ils le veulent; de cette sorte, il paierait ce qu'il doit, intérêt et capital, et ne serait pas chassé d'une maison où il a vu le jour, où sont nés ses enfants; d'une maison qu'il aime et dans laquelle, pour lui, tout est souvenir.

LE COUSIN. Si vous n'étiez femme, j'aurais fait de vous un avocat.

ANGÉLIQUE. Mon cousin, laissez-vous émuouvoir; rendez à ce pauvre homme le service de parler pour lui; j'en serai bien heureuse.

LE COUSIN. Je ne demande pas mieux, à condition qu'il ne m'en coûte rien; mais, dans cette affaire, si j'allais contrecarrer l'idée de mes clients, ne voyez-vous point qu'ils planteraient là mon étude pour celle du voisin? Cela ne se peut. Je vous baise les mains. Veillez à mon déjeuner, cela vaudra mieux que de vous mêler d'affaires qui ne peuvent rapporter ni agrément ni profit.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, seule et assise.

Cruel homme! pourquoi donc est-ce toujours celui qui n'a rien qui voudrait obliger, tandis que celui qui possède s'y refuse? Est-ce que, vraiment, la richesse rend le cœur dur? oh! alors, plutôt n'être jamais riche que de l'être à ce prix. — Mais, mon Dieu, mon Dieu, à quel saint me vouer? Verrai-je tranquillement ces pauvres gens sur le pavé?... Irai-je auprès de ce Vieuxloup et de ce monsieur Durenard?... J'indisposerais mon cousin contre moi, mais ceci ne m'arrêterait pas; seulement, ces hommes sont de la trempe de mon cousin; au lieu de me répondre, ils me diraient, peut-être, aussi, que j'aurais fait un bon avocat. (Se levant.) Ah! ce cachemire des Indes qui me vient de ma mère, et dont la femme de notre sous-préfet m'offrait douze cents francs!... Mon cousin fulminera; tant pis! cela est à moi, bien à moi; et de là-haut, ma mère ne pourra que me bénir en voyant ce que je fais de cette chère relique. (Elle rentre chez elle.)

DEUXIÈME TABLEAU.

La scène se passe dans la cabane du père Martin; les portes en sont toutes grandes ouvertes.

SCÈNE PREMIÈRE

VIEUXLOUP, DURENARD. (Ils entrent.)

VIEUXLOUP. La cabane vous va, voisin? à merveille! moi, je m'arrangerai du clos. J'ai une pièce de maïs qui aboutit par là-bas; cela m'arrondira.

DURENARD, regardant autour de lui. Est-ce pauvre! est-ce nu! Peut-on se laisser aller à une telle misère? on dirait que ces gens s'y

ça a tecomplaisent; et puis, quand ont bu, tout mangé, ça vient crier à la pitié, ça émeut les femmes, ça s'arrangerait de vivre sur le fruit de votre labeur; voisin, le pauvre est une plaie sociale!

VIEUXLOUP. Oui, voisin.

DURENARD. Si chacun était imbu de mes principes: ne rien perdre, ne rien hasarder, ne rien donner, je vous le dis, cette plaie-là n'existerait point!

VIEUXLOUP. Espérons des temps meilleurs, voisin; espérons que la raison éclairera le monde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PÈRE MARTIN, SUZETTE.

Ils viennent du dehors.

LE PÈRE MARTIN. Déjà!

VIEUXLOUP. Il est l'heure, père Martin; nous n'aurions pas commis l'inconvenance d'arriver cinq minutes trop tôt; l'huissier est en retard.

DURENARD. Vous êtes-vous procuré des fonds?

LE PÈRE MARTIN. Est-ce qu'un homme pauvre peut se procurer des fonds?

DURENARD. Au moins, vous vous êtes pourvu d'un gîte?

LE PÈRE MARTIN, sombre et assis sur une huche. Quand vous m'aurez chassé du dedans, vous ne m'empêcherez pas d'aller mourir au dehors, en vue de ces murailles recrépies de mes mains, de ce beau chaume tout neuf posé par moi l'an passé, de ces petits contrevents verts taillés et ajustés avec tant de plaisir; la route est à tout le monde, vous ne m'empêcherez pas d'y mourir.

SUZETTE. Messieurs, n'avez-vous pas vu monsieur Julien?

VIEUXLOUP. Si, vraiment, nous avons déjeuné ensemble, attendu qu'on avait oublié de lui apprêter à déjeuner chez lui.

SUZETTE, hésitant. Est-ce que?...

VIEUXLOUP. Quoi? parlez; nous ne sommes pas des tigres.

SUZETTE. Ne vous a-t-il pas dit que mon père était prêt à travailler nuit et jour, si vous vouliez lui permettre de se libérer par son travail?

VIEUXLOUP. Ma chère enfant, on a ses jour-

naliers, et l'on ne peut découvrir l'un pour couvrir l'autre.

SCÈNE III.

LES MÊMES; GEORGES, costume de peintre en bâtiments.

GEORGES. Que m'a-t-on appris, là-bas, mon père; qu'on saisit chez vous; qu'on vous chasse; est-ce vrai ?

MARTIN. Hélas !

GEORGES. Et ne m'avoir averti de rien !

MARTIN. Pourquoi t'avertir ? y as-tu un remède ? Ne sais-je pas que ta paye ne suffit qu'à ton pain ? Suzette devait aller te dire, ce soir, que nous n'avions plus de gîte, c'était assez tôt.

GEORGES. Et vous croyez, mon père, que ça va se passer ainsi ? que je vais vous laisser mettre à la porte de chez vous ? Qu'on y vienne !

MARTIN. Mon ami, ils ont pour eux la loi et la force.

GEORGES. Et la loi du bon Dieu, est-ce qu'elle ne compte pas ?

VIEUXLOUP. Nous avons prêté, qu'on nous rende.

GEORGES. Vous avez prêté à des intérêts tels, que vous êtes déjà rentrés dans vos fonds, et qu'en fait, vous êtes payés; mais, enfin, il est dit qu'on vous doit; eh bien, l'on vous paiera; seulement, vous pouvez bien accorder du temps, peut-être ? Est-ce humain de mettre ainsi le couteau sur la gorge des gens ? Quelque peu que je gagne, je vous en abandonne la moitié; ma sœur fera de même.

SUZETTE. Oh ! de grand cœur.

GEORGES. Mon père travaillera.

MARTIN. Je le leur ai offert.

GEORGES. Vous voyez bien que vous pouvez, que vous devez attendre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; M. JULIEN, DEUX RECONS.

GEORGES. L'huissier ! allez-vous-en, monsieur, on n'a pas besoin de vos offices; ces messieurs ont compris qu'ils usaient de trop de rigueur; ils acceptent nos offres, ils nous donnent du temps.

DURENARD. Non pas, non pas; il est superbe ce jeune peintre en bâtiments. Je laisse parler, c'est encore un de mes principes,

ça soulage; mais je n'écoute pas, et je n'agis qu'à ma guise. Procédez, mon cher monsieur Julien, procédez ! (Julien et les recons se mettent en devoir d'inventorier le pauvre mobilier; Georges les arrête.)

GEORGES. Je me ferai tuer plutôt que de permettre cette infamie !

DURENARD. Mon cher monsieur, ne faites pas le méchant; la loi ne badine point en cette affaire, et votre mutinerie pourrait vous procurer un gîte, c'est vrai, mais un gîte qui vous irait peu.

GEORGES. C'est une indignité ! Vous, des richards, pour qui notre pauvre bien doit être comme un fétu dans une charretée de paille, vous ayez le cœur de nous en dépouiller ! Encore, si ce n'était que nous; mais ce vieillard dont la vie n'a pas de tache; qui, pour la première fois, s'est vu entraîner sur le chemin maudit de la dette; qui ne demande que le moyen d'en sortir avec honneur, d'en sortir par son travail; voyons, messieurs, voyons, il n'est pas possible que son chez lui d'hier, sa maison, son bonheur, que tout cela devienne vôtre demain !

VIEUXLOUP. Mon garçon, nous ne demandons pas mieux que de lui laisser son petit domaine, à ce pauvre père Martin, qu'il paye.

DURENARD. Parbleu !

JULIEN. Et qu'il se hâte. Si chaque saisie m'amusait autant que celle-ci, il n'y aurait pas d'eau à boire.

GEORGES. Oh ! c'est à rendre coupable ou fou ! (Sa sœur essaie de le calmer et de l'entraîner au dehors; le père Martin reste sombre et silencieux sur sa huche.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; ANGÉLIQUE, costume de ville.

ANGÉLIQUE, une bourse à la main. Bonne nouvelle ! (Tous s'arrêtent; le père Martin se lève; Georges la regarde avec des yeux hagards; Suzette s'élance vers elle.)

JULIEN. Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?

ANGÉLIQUE. Apporter la paix en place de la douleur. — A combien se montent les dettes du père Martin, messieurs ?

JULIEN. Cela ne vous regarde pas. De quoi

se mêle-t-elle ? Est-ce que ça ne voudrait pas se donner les tons de payer ? Et avec quoi, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE, sans répondre. Le chiffre total, messieurs ?

DURENARD, à part, à Vieuxloup. Autant sortir d'affaire d'une façon que de l'autre ?
VIEUXLOUP. Sans doute.

DURENARD. Six cent soixante-quinze francs soixante-quinze centimes, mademoiselle.

ANGÉLIQUE. Les voici !

JULIEN. Un instant ! un instant ! (A part.) M'aurait-elle volé ? (Haut.) D'où vous vient ceci ? Expliquez un peu la source de cet or. Je suis votre tuteur, rappelez-vous cela !

ANGÉLIQUE, calme et digne. Cet or est bien à moi ; car, vous ne me contesterez point que les vêtements de ma mère m'appartiennent ; d'ailleurs, j'ai consulté notre bon curé et votre avocat, lui-même ; tous deux ont reconnu mon droit à vendre tout ou partie de ces vêtements. Je l'ai fait ; cet or en provient ; c'est à Suzette que je l'offre en dot, afin qu'elle ait la joie de rendre le bonheur à son père.

SUZETTE, lui prenant les mains. Je ne sais si je rêve ; mais, vous êtes donc un ange ?

JULIEN. Une sotte, qu'il me tarde de voir hors de ma tutelle ; mais à qui je ne donne pas dix ans pour tomber dans la misère !

DURENARD. Messieurs, nous n'avons plus qu'à nous retirer. Au revoir, père Martin. (Il sort avec Vieuxloup.)

GEORGES. Ce serait à genoux que je voudrais vous remercier, mademoiselle !

MARTIN. Jeune fille, j'appelle sur vous la bénédiction du bon Dieu ; et je veux que, cette année, vous soyez la reine de notre moisson.

ANGÉLIQUE. J'accepte, père Martin.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une plantation d'orangers en plein champ. C'est l'époque de la récolte des oranges, et dans ce pays, l'usage est que chaque propriétaire choisisse, parmi les jeunes filles de sa connaissance, la plus vertueuse et la plus aimable, pour aller, couronnée de fleurs d'oranger fraîchement cueillies, détacher de l'arbre la première orange.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE MARTIN, SUZETTE, GEORGES,
PAYSANS ET PAYSANNES.

(Tous ont l'air ouvert et gai et sont en habit de gala.

Sur un trône de verdure on a placé la couronne des tinées à la reine, et une petite serpette toute neuve, pour détacher le fruit de la branche. On danse autour de ce trône.)

Air : *Gai, gai, marions-nous.*

Gai, gai, chantons, dansons,
La reine est belle et la moisson brillante ;
Gai, gai, chantons, dansons :
Reine et moisson méritent nos chansons.

Ici, la fleur s'ouvre ;
Plus loin on découvre
Innocents trésors,
Moisson de fruits d'or ;
Senteurs embaumées,
Branches parfumées,
Tout charme et ravit,
Tout s'épanouit.
Gai, gai, etc.

LE PÈRE MARTIN. Tout y est-il bien, les enfants ? la couronne ?

SUZETTE. C'est moi qui l'ai faite, mon père.

LE PÈRE MARTIN. La serpette ?

GEORGES. Mignonne et tranchante. C'est moi qui l'ai choisie.

LE PÈRE MARTIN. Bon ; pour lors, je vas chercher notre reine. Le ciel est pur, le vent est doux, le soleil point trop ardent ; le bon Dieu nous protège.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins LE PÈRE MARTIN.

GEORGES. Suzette, ce jour est un des plus beaux de ma vie !

SUZETTE. Son souvenir tiendra sa place dans mon cœur, à côté de celui où nous avons été si miraculeusement tirés de peine.

GEORGES. Et comme ce bienfait est doublé par la façon dont il est rendu ! Quelle simplicité ! quelle grâce !

SUZETTE. Sous peine de lui fermer la porte de notre maison, elle m'a défendu de lui en ouvrir jamais la bouche.

GEORGES. Mon Dieu, qu'on aime à voir la fortune en de telles mains !

SUZETTE. Il y a de bons richesses.

GEORGES. Et nous devons les bénir de tout notre cœur.

LES PAYSANS. La reine ! la reine ! Hourra pour la jolie reine !

SCENE III.

LES MÈMES, ANGÉLIQUE, vêtue de blanc et conduite par le père Martin.

SUZETTE. Sa majesté veut-elle me permettre de lui baiser la main ?

ANGÉLIQUE. Ma majesté l'embrasse.

LE PÈRE MARTIN, la couronnant. Ma fille, pour votre vertu, votre bon cœur et les charmes que vous devez au bon Dieu, recevez cette couronne, votre emblème, blanche comme vous, parfumée comme votre âme aux yeux du Seigneur ; et cette serpette, avec laquelle vous cueillerez notre première orange, que

vous garderez en signe d'hommage, de reconnaissance et d'amour.

ANGÉLIQUE, émue. Oui, père Martin, toute ma vie ! (Angélique, couronnée, la serpette en main et suivie de tous, fait tomber une magnifique orange, qu'elle reçoit dans une jolie corbeille, sur un lit de feuilles et de fleurs ; la corbeille est déposée sur le trône ; les chants et les danses recommencent ; puis la moisson se fait en grand, aux éclats joyeux des voix des jeunes filles. Angélique et Suzette sont habiles et gaies entre toutes, La toile baisse.)

FIN DE LA CHARADE.

ADAM BOISGONTIER.

ÉMILIE DE SOULANGES.

I.

Minuit venait de sonner et le silence régnait en maître sur la ville endormie. Dans un bel hôtel du quai des Tournelles, deux lumières, brillant à travers les hautes croisées, annonçaient qu'on veillait encore : la première venait de l'antichambre, où un laquais, à moitié assoupi devant un jeu de dames, attendait son maître ; la seconde, éclairait la chambre à coucher d'Émilie de Soulanges. La jeune fille portait encore, malgré l'heure avancée, sa toilette du jour ; elle avait renvoyé sa femme de chambre, et, silencieuse, mais agitée, elle attendait. En vain, pour calmer une inquiétude toujours croissante, elle avait essayé de travailler ou de lire ; ses mains tremblantes se refusaient à tirer l'aiguille, et son attention distraite ne pouvait suivre les majestueuses périodes du sermon de Massillon sur les *OEuvres de miséricorde*, ouvert sur la table : de temps en temps elle allait soulever les lourds rideaux des fenêtres, et jetait un regard dans la cour, obscure et vide. Une petite lueur, sortie de la loge du suisse, annonçait que là aussi on veillait. — Mon Dieu ! se disait Émilie dans une fiévreuse impatience qui mouillait de sueur son front et ses mains, il ne rentrera donc pas ! Encore une nuit passée comme tant d'autres ! il se perd, hélas ! ô mon pauvre frère !

Une heure sonna, puis deux, puis trois... Émilie s'était agenouillée sur son prie-Dieu,

et après avoir récité le chapelet, à demi vaincue par le sommeil, elle murmurait encore les saintes paroles et roulait entre ses doigts les grains bénits... Un grand coup frappé à la porte d'entrée la réveilla soudain... elle courut à la fenêtre ; la porte cochère était ouverte à deux battants et livrait passage à une chaise à porteurs, escortée de deux valets de pied portant des falots... un jeune homme en sortit appuyé sur le poing d'un laquais... A la lueur des flambeaux, Émilie put voir le désordre de la toilette de son frère, sa figure pâle, sa démarche mal assurée... elle soupira amèrement, et, pensive, elle resta debout à la fenêtre longtemps après que le silence fut rétabli dans l'hôtel ; elle pria, elle méditait encore quand le jour s'était levé et avait ramené dans Paris le tumulte et la vie.

Vers onze heures elle descendit doucement et se dirigea vers l'appartement de son frère. Les laquais jouaient à l'ombre dans l'antichambre ; ils se levèrent en la voyant. « Mon frère a-t-il sonné ? demanda-t-elle. — Non, mademoiselle, il ne fait pas encore jour chez M. le vicomte. » Elle hésita un instant, mais réfléchissant qu'aussitôt qu'il ferait jour son frère serait environné par la turbulente nuée des amis, des marchands, des tailleurs, elle se décida à les devancer. Elle fit signe, le valet de chambre ouvrit les portes ; elle traversa un cabinet et un salon et se trouva dans la

chambre à coucher du vicomte Hector de Soulanges, de ce frère bien-aimé dont la destinée l'absorbait tout entière. Un faible demi-jour pénétrait dans cette chambre et laissait apercevoir le désordre qui y régnait : des habits précieux étaient jetés sur les fauteuils ; une brillante épée traînait à terre, et une montre, des boucles, des épingles étaient éparpillées sur le sofa. Le lit était vide, et le frère d'Emilie reposait, demi-vêtu, au fond d'une vaste bergère, comme si le sommeil et la fatigue qui suivent une nuit de désordre l'eussent jeté là, terrassé et vaincu. A côté de lui, sur un guéridon, étaient répandues confusément des poignées de louis... Emilie jeta un triste regard sur cet or probablement gagné au jeu, durant cette nuit que son frère appelait une nuit de plaisir, mais qui, pour elle, avait été une nuit de supplice, et elle s'agenouilla auprès du fauteuil... Hector dormait toujours, elle put alors étudier les ravages que les veilles et les passions avaient imprimés sur cette figure autrefois si pleine de candeur ; des rides précoces sillonnaient le front pâle du jeune homme. Ses paupières gonflées et alourdies changeaient l'expression de ses traits flétris avant l'âge et portant au printemps de la vie le triste sceau de la décadence. Emilie soupira et une larme tomba de ses yeux sur la main d'Hector. Il se réveilla soudain, jeta autour de lui un regard lent et surpris, et voyant sa sœur auprès de lui, il s'écria : « Que veut dire ceci ? pourquoi ne suis-je pas couché, et pourquoi êtes-vous là ? — Mon cher Hector, lui répondit-elle tranquillement, vous devez savoir mieux que moi pourquoi vous ne vous êtes pas mis au lit, et vous savez fort bien aussi ce qui m'amène auprès de vous... — Vous venez me prêcher, dit-il en riant. — Vous prêcher?... oh ! non, mais vous supplier de réfléchir un instant à la vie que vous menez, et de voir où elle vous conduit... à la perte du corps, à la perte de l'âme ; ô mon pauvre Hector, pensez-y bien ! — Vous êtes trop sévère, ma sœur : il faut que jeunesse se passe. — Hélas ! elle se passera, et que vous restera-t-il ? la vie se passera, et que vous restera-t-il ? — Qu'importe que la vie se passe ? courte et bonne, c'est ma devise. — O mon frère ! et l'éternité, n'y songez-vous jamais ?

Souvenez-vous de la mort de notre père, des derniers soupirs, des derniers regards de notre mère ; ils mouraient de la mort des justes, mais vous, quelle sera votre fin ? »

Le jeune homme haussa légèrement les épaules. Sa sœur reprit : « Pardonnez-moi de vous parler de la sorte, mais nous n'avons plus de parents ; nous n'avons qu'un tuteur assez indifférent à notre sort ; orphelins, nous sommes tout l'un pour l'autre, et quoique je sois plus jeune que vous, il me semble (ne riez pas) que j'ai hérité pour vous du cœur et de la tendresse de notre mère. Je vous dis ce qu'elle vous dirait : cher Hector, quittez ces vains plaisirs, ces faux amis, cette vie déréglée, devenez un bon mari, un bon père et surtout un bon chrétien ! — Jolie prêcheuse, interrompit-il ; vous me touchez sans me convaincre. Mais bientôt vous aurez mieux que moi à prêcher... Je suis sûr que votre fiancé, le très-grave comte de Méran, est au salon et fait déjà sa cour à notre respectable tante. Allez, petite belle, allez ; le chevalier doit venir me chercher tout à l'heure pour aller au Jeu de paume... Il faut que je m'habille... »

Et il sonna. Emilie, découragée, sortit en lui faisant un signe d'amitié ; elle descendit chez sa tante où se trouvaient quelques amis intimes, et, assise à l'écart devant son métier de broderie, elle prêta une oreille distraite à la conversation. On parlait de son frère ; on racontait avec le ton léger des gens du monde, les folles dépenses et les folles intrigues auxquelles Hector se livrait, et ce récit, qui faisait pâmer de rire les auditeurs, navra jusqu'au cœur la pauvre Emilie. Pendant qu'on riait, elle pensait à ce frère uniquement aimé, à cette âme dont elle eût acheté le salut au prix de tout son sang et de sa vie, et dont les vices et les dangers étaient l'objet des plaisanteries d'un monde aveuglé. Chrétienne, élevée à l'école de l'Evangile, Emilie possédait cette haute philosophie qui regarde comme vaines et frivoles les grandeurs de la terre et n'estime que ce qui est éternel. Pendant que dans cet élégant salon où respirait le luxe maniéré du dix-huitième siècle, on causait, on citait à l'appui d'une morale fa-

cile, un vers de Voltaire, un couplet de Bernis; Émilie méditait les sévères enseignements de la loi de Dieu; elle se répétait à elle-même : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?* et elle gémissait sur l'aveuglement de son frère qui préférerait à cette âme précieuse les plus folles jouissances ou les plus grossiers plaisirs; elle entendait la voix d'en haut redisant : *Tenez-vous prêts, car le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas*, et elle tremblait en songeant à Hector que rien n'avait préparé à paraître devant son juge, et qui, d'un moment à l'autre, pouvait être appelé à rendre ce compte terrible. Ces pensées pénétraient son âme de crainte, et les séduisantes promesses du monde ne parvenaient pas à la consoler : son frère était noble, riche, brillant; mais ces illusoire grandeurs ne l'empêchaient pas d'être un pauvre fils d'Adam, assujéti à la mort et au jugement d'un Dieu demandant un compte d'autant plus sévère qu'il aura plus donné; d'un Dieu patient, il est vrai, mais patient parce qu'il est éternel : « Mon Seigneur et mon Dieu! se disait-elle, faudra-t-il que cette âme périsse, qu'elle ne vous connaisse, qu'elle ne vous aime jamais! Ne le permettez pas, Seigneur, Dieu bon, venu pour le salut des pécheurs, souvenez-vous à quel prix cette âme fut rachetée, et ne souffrez pas qu'elle soit perdue! »

Absorbée dans ces pensées, elle s'aperçut à peine de la présence du comte de Méran, son fiancé; jusqu'alors elle avait souri à ces projets d'union et de bonheur; mais il semblait qu'une ambition plus haute eût soudain germé dans son âme, et qu'elle y grandit comme la plante au sein d'une terre féconde, malgré les influences étrangères...

II.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que rien fût changé dans la vie d'Émilie ni dans celle d'Hector. Il continuait le cours de ses désordres comme elle continuait sa vie de recueillement et de prière, et l'on attribuait à l'approche de son mariage ce que l'on remarquait en elle de plus grave et de plus réfléchi. Quinze jours devaient

encore s'écouler avant la signature du contrat, lorsqu'un matin elle fit demander à son tuteur un instant d'entretien. M. de Sevré la reçut dans son cabinet, la fit asseoir, et lui baisa la main avec affection. Elle paraissait émue, elle d'ordinaire si calme, et sa main tremblait dans celles de son oncle; il s'en aperçut. « Qu'avez-vous? lui dit-il; vous est-il arrivé quelque chose, ma chère Émilie? — Non, mon bon oncle, répondit-elle en faisant un effort pour dominer son trouble et en tâchant de sourire; mais l'entretien que j'ai sollicité de vous me fait battre le cœur. — Eh quoi! ma chère, aije l'air d'un tuteur de comédie? — Non, mon oncle, vous avez toujours été bon et parfait pour deux orphelins; nous avons trouvé dans votre maison une seconde maison paternelle; j'ai peur, mais peur de vous affliger. — Vous, Émilie! j'ai de la peine à vous croire. — Mon cher oncle, dit-elle en lui prenant la main, je veux tout vous dire en deux mots : je ne me sens pas appelée à l'état de mariage; Dieu me veut tout à lui; permettez que je lui obéisse. — Vous voulez vous faire religieuse! mais c'est une extravagance! votre mariage est arrangé avec un fort galant homme; il n'est plus temps de rompre, puisque M. de Méran a ma parole et que vous avez paru ratifier nos engagements. — Il est vrai, mon oncle; j'y avais souscrit sans peine, car j'estime profondément M. de Méran; mais cependant la voix de Dieu se faisait entendre au fond de mon âme; longtemps j'y suis restée rebelle... Je vous aime tous, vous le savez, mais enfin la grâce a triomphé et ma résolution est inébranlable. »

M. de Sevré hocha la tête; imbu des principes de la Régence, les vocations religieuses, l'ardent et généreux désir qui pousse quelques âmes hors de la voie commune, lui semblaient une illusion; il restait insensible devant les bonnes œuvres d'une sœur de Charité, mais il s'attendrissait volontiers aux *Victimes cloîtrées*, et c'était afin de dérober Émilie aux séductions mystiques qu'il l'avait retirée, presque enfant encore, de l'abbaye de Notre-Dame du Tart où elle avait été élevée. Et malgré cette précaution prudente, Émilie parlait grâce et vocation! Il discuta longuement avec elle, mais il

n'eut pas le dernier mot, et l'innocente séduction de la jeune fille agit tellement sur lui, qu'il se sentit enfin persuadé qu'elle aimait tendrement sa famille en la quittant, et qu'une influence irrésistible la poussait seule vers le cloître. « Vous choisirez sans doute, lui dit-il, une de nos belles abbayes de France, l'abbaye du Tart, par exemple? — J'ai un grand respect et une vive reconnaissance pour cette maison, mon cher oncle, mais tout mon désir est de me consacrer au service des pauvres et des malades. — Au fait! des reines en ont fait autant, répondit le bon gentilhomme. Alors, vous pourriez entrer chez les Dames *chevalières* de Saint-Jean-de-Jérusalem, puisque vous êtes, grâce au ciel, d'ancienne noblesse. Ces dames servent les malades, voire les lépreux. — Mon oncle, ce n'est pas là que je voudrais aller. — Où donc? — J'ai choisi l'ordre des Hospitalières de Saint-Augustin. — Au diantre! je n'y connais rien. Qu'est-ce que cela? — C'est le service des hôpitaux. »

M. de Sevré fit une laide grimace. — Une Soulanges! dit-il. — Eh! mon oncle, madame de Melun, à laquelle vous êtes allié, dont vous avez l'écusson dans vos quartiers, n'a-t-elle pas passé sa vie dans un hôpital?... (1) »

Ce raisonnement, appuyé sur le noble, désarma M. de Sevré; il aimait Émilie, mais il n'avait ni les droits ni la tendresse d'un père, et elle sentit bientôt qu'elle était libre de son sort. Le vicomte était allé passer la saison des chasses en Basse-Normandie, il ne devait revenir que pour le mariage de sa sœur; la jeune fille fit ses préparatifs de départ avec un empressement singulier, et dix jours après son explication avec son oncle, elle quittait l'hôtel de Sevré, et se dirigeait vers la Flandre, en compagnie de la princesse de Soubise, gouvernante de Lille, aux soins de laquelle on l'avait confiée.

La veille, elle avait écrit à M. de Méran; quelques heures avant son départ, elle reçut le billet suivant :

(1) Mademoiselle de Melun, fille du prince d'Espino, consacra sa vie aux pauvres dans l'hôpital de Beaugé, en Anjou.

« Je ne pouvais vous céder qu'à Dieu, et j'admire votre généreuse résolution, dont je crois deviner les motifs. Je ne vous oublierai jamais; à votre tour, souvenez-vous de moi devant le Seigneur. »

» A. DE M. »

Émilie brûla ces quelques lignes; des larmes roulaient dans ses yeux, dernier tribut payé aux espérances de la terre : — Qu'il soit heureux! dit-elle tout bas; Seigneur, ne me refusez pas le salut et le bonheur de ce que j'ai aimé sur la terre!

Et elle partit le lendemain. Quelques jours après, le vicomte recevait la lettre suivante :

« Mon frère, mon Hector, nous ne nous reverrons plus ici-bas. Lorsque je vous embrassai avant votre départ, je vous disais au fond du cœur un éternel adieu, mais il ne m'était pas possible de vous confier mon dessein. Aujourd'hui, tout est réglé, tout est fini; je pars pour la Flandre, et avant une année, je serai, je l'espère, religieuse professe de l'ordre de Saint-Augustin... Oui, mon frère, je renonce au monde, à une union qui aurait pu faire mon bonheur, et à Émilie de Soulanges va succéder l'humble hospitalière, servante de Dieu et des pauvres. Mais pourquoi, me dites-vous, pourquoi un tel changement? Pourquoi renoncer à tout ce que vous aimez, à tout ce qui aurait pu vous plaire? O mon frère! sachez-le, c'est pour vous et pour vous seul que je renonce à l'avenir qui m'était promis, pour vous et pour vous seul, j'embrasse cette vie de travail et de sacrifices. Il faut une victime à ce Dieu que vous offensez, il faut que quelqu'un pleure et prie pour vous durant ces jours, durant ces nuits que vous consacrez à l'idolâtrie du plaisir : cette victime, ce sera moi, et Dieu, le Dieu bon, ne rejettera pas l'holocauste de mes larmes. Mais ne ferez-vous rien pour vous-même? Oh! si vous joigniez votre bonne volonté à ma pénitence, si, de concert, nous travaillions au salut de votre âme! Non, Seigneur, Dieu d'Augustin et de Monique, vous ne repousserez pas ma prière! Et vous, Hector, vous entendrez la voix de votre meilleure amie vous implorant au nom de votre propre bonheur; vous ne

voudrez pas qu'un sacrifice, bien grand, je l'avoue, demeure inutile.

» Mais il faut en finir; il faut vous quitter, ô mon bien-aimé frère, mon ami, mon Hector, il faut vous dire adieu. N'essayez pas d'ébranler ma résolution, vous n'y parviendriez pas, et mes vœux, vœux sacrés, sont déjà prononcés au fond de mon cœur. Je ne vous demande qu'une seule chose : tous les soirs, dites, de toute votre âme : *Seigneur, ayez pitié de moi !* La miséricorde de Dieu fera le reste. Je vous souhaite tous les biens qu'on peut désirer à ce qu'on aime le mieux sur la terre; je vous souhaite le bien souverain : — la foi ! Au nom de notre père, au nom de notre mère ! redevenez chrétien ! Adieu, au revoir dans le ciel.

» ÉMILIE DE SOULANGES. »

III.

Quelques années avaient passé sur ces événements. On était en 1743. La ville de Lille retentissait du bruit des armes et du son des cloches lancées à toute volée; et l'on voyait se diriger de longs convois de blessés vers les hôpitaux, et surtout vers l'hôpital Comtesse, antique fondation de Jeanne de Constantinople; sur le visage des blessés français, à l'expression de la souffrance se joignait l'expression du triomphe; leurs faibles mains agitaient des branches de verdure en signe de victoire et d'allégresse, et leurs bouches mourantes murmuraient encore : *Vive le roi !* Ils revenaient du champ de bataille de Fontenoy.

Un grand nombre d'officiers avaient été transportés à l'hôpital Comtesse; les litières et les brancards étaient pressés sous la voûte majestueuse que surmontait alors une flèche élégante et légère, abattue il y a peu d'années; les religieuses recevaient leurs hôtes dans une salle immense où se dressait un double rang de lits blancs, aux rideaux de serge verte. On déposait avec soin les blessés sur ces couches préparées pour eux, les chirurgiens allaient de lit en lit, suivis des sœurs qui tenaient la charpie, les compresses et les bandes, et qui aidaient d'une main ferme au pansement des plus affreuses blessures, car

l'Apôtre l'a dit : *La charité peut tout, elle souffre tout, elle ne se rebute de rien.* Parmi les religieuses les plus actives et les plus courageusement charitables, on remarquait surtout la prieure de la maison, nommée sœur Saint-Augustin. Depuis longtemps, sa régularité, sa douceur, sa prudence, l'esprit de pénitence dont elle était animée, faisaient l'exemple et l'admiration de ses sœurs; les anciennes se souvenaient encore de la ferveur qu'elle avait apportée au noviciat et de la fermeté avec laquelle elle avait résisté aux puissantes sollicitations de sa famille et surtout de son frère, qui voulaient la ramener vers le monde. Les pauvres possédaient en elle une mère et une servante, jamais une misère ne l'avait quittée sans se trouver consolée. En ce moment, occupée aux devoirs de sa charge, elle recevait les blessés, veillait à ce que chacun d'eux fût promptement secouru, et elle semblait animer toutes ses compagnes du feu charitable qui brûlait en son cœur. Presque tous les lits étaient occupés, lorsqu'on apporta lentement sur une civière un officier recouvert d'un manteau rouge de dragon, jeté comme un linceul sur son corps immobile. Un chirurgien de la maison du roi l'accompagnait et veillait sur lui avec sollicitude. La prieure s'avança; le chirurgien la salua, et lui dit : — Madame, voici un vaillant officier de la maison du roi, que nous confions à vos soins. Il est bien mal...

En disant ces mots, il souleva le manteau; l'officier était blessé à la poitrine, une tache rouge et humide teignait sa chemise au côté droit. Il avait la tête renversée, en voyant à distance son visage pâle et ses yeux fermés, la prieure s'écria : « Mon Dieu ! il est mort ! — Non, il vit, répondit le chirurgien en posant le doigt sur l'artère. Le blessé souleva la tête, et d'une voix étouffée, il répéta à deux reprises : « Seigneur, ayez pitié de moi !

— Hector ! s'écria la prieure, tombant à genoux devant le brancard, Hector, est-ce bien toi ! — Qui m'appelle ? répondit la voix du mourant; je ne vois plus... un prêtre, qu'on m'envoie un prêtre, je veux mourir en chrétien ! »

Sœur saint Augustin se releva et alla

aussitôt chercher l'aumônier de la maison : « Prenez les saintes huiles, dit-elle, il va mourir ! Hâtez-vous, mon père, hâtez-vous, car c'est une brebis égarée qui revient au bercail ! »

Le prêtre se hâta, le mourant répétait toujours : Seigneur, ayez pitié de moi ! Oh ! ma sœur, si vous pouviez prier pour moi !

« Voilà le prêtre que vous avez demandé, » lui dit le chirurgien.

L'officier étendit sa main déjà glacée et murmura : « Hâtez-vous, je vais mourir... Ah ! pourquoi ai-je tant attendu, tant résisté quand Dieu me pressait ?... — Il vous laisse le temps, mon fils, répondit le prêtre, avouez vos fautes, et allez conquérir la bienheureuse éternité ! »

Pendant le mystérieux dialogue entre le prêtre et le pénitent, la prieure, le front contre terre, priaît avec une indicible ardeur.

Quand elle releva la tête, l'aumônier achevait de donner l'absolution au pécheur réconcilié, et se hâtant, il purifia, par les saintes onctions, tous les sens instruments du péché. Le mourant conservait sa connaissance et semblait s'efforcer à la sublime cérémonie qui le disposait à paraître devant Dieu. Dès qu'elle fut terminée, la prieure s'agenouilla encore une fois auprès du lit de mort, et encore une fois elle répéta : « Hector ! — Qui m'appelle ? dit-il ; ma sœur, êtes-vous au ciel, et m'appellez-vous ? — O Hector, ô mon frère ! je vous retrouve enfin ! »

Il la reconnut, ouvrit ses yeux pres-

que éteints ; toucha de ses mains la voile et les mains de la religieuse. « Emilie ! dit-il, Emilie ! Oh ! que Dieu est bon ! que Dieu est bon ! je meurs en chrétien, pour la France et dans tes bras ! Ma bonne sœur, embrasse-moi ! »

Elle se pencha vers lui, posa ses lèvres sur son front et lui présenta le crucifix. Il baisa les pieds du Christ, serra d'une faible étreinte la main de sa sœur, et murmura : « Je meurs content et je vais t'attendre... »

Il n'était plus : sœur Saint-Augustin lui ferma les yeux et baisa pieusement son front et ses paupières. Puis, elle couvrit ses restes avec respect, et posa sur le manteau rouge sa croix de prieure qu'elle détacha de son cou. Après avoir rempli ce dernier devoir, elle se rendit chancelante à la chapelle, tomba prosternée devant le tabernacle et pria longtemps. Ses sœurs durent la relever presque évanouie, et remarquèrent que son voile et sa guimpe étaient mouillés de larmes, larmes où la sœur et la chrétienne avaient confondu leurs douleurs et leurs joies, larmes de la victime qui voyait que son sacrifice n'avait pas été inutile.

Le vicomte de Soulanges fut enseveli dans la chapelle de l'hôpital Comtesse, à côté de grand nombre de ses frères d'armes, dont on lit encore aujourd'hui les noms sur une pierre tumulaire placée dans cette chapelle, souvenir glorieux et touchant qui a échappé par hasard aux ravages des révolutions.

EVELINE RIBBECOURT.

Économie Domestique.

Croûtes au Madère. — Coupez des croûtons de mie de pain en losanges et faites frire dans du beurre. Prenez ensuite une tranche de biscuit de Savoie, faites-la sécher à l'étuve, réduisez-la en poudre bien fine ; mettez cette poudre de biscuit dans une casserole, avec trois onces de beurre très-frais ; amalgamez le tout ensemble ; versez une demi-bouteille de Madère dans la casserole, posez-la sur le feu ; faites donner à votre sauce douze ou quinze bouillons, en remuant toujours. Ayez une demi-livre de raisin sec égrainé, trois onces de cerises confites au sucre, autant de cédrat et d'angé-

lique confits, coupés en petits dés. Mettez tous ces fruits dans votre sauce, ajoutez-y six onces de marmelade d'abricots. Faites chauffer le tout sans faire bouillir. Ayez douze croûtons plus épais que les premiers, également frits dans le beurre, un peu creusés ; posez-les en couronne autour d'un plat, remplissez-les avec les fruits confits ; mettez les autres croûtons au milieu, versez la sauce dessus, saupoudrez le tout de sucre, et, avec une pelle rougie au feu, que vous présenterez à un ponce de distance de la surface des croûtons, vous les glacerez et servirez bien chaud.

CORRESPONDANCE.

Voici, chère amie, le dernier numéro de cette année. Que d'inquiètes réflexions s'offrent en foule à mon esprit! aurai-je réussi à te plaire? ma bonne volonté et mon zèle ont-ils suffi à cette tâche que le passé du journal rend si difficile? ton approbation me serait une bien douce récompense; dans tes conseils mêmes je trouverais un puissant encouragement: je serais si heureuse de partager tes sympathies avec les aimables collaboratrices qui me précèdent et auxquelles j'en veux bien quelquefois de me laisser si peu de place; si elles t'envoient ce qui peut t'instruire, t'intéresser, te charmer; moi, je te donne ce qui peut t'occuper, et je crois ne pas te rendre un moindre service. Mais entrons dans l'explication de nos planches, car, aujourd'hui encore, l'espace m'est compté d'une main bien avare.

N° 1, Dessin du mouchoir que tu m'as demandé, mélangé plumetis feston; pour donner à ce mouchoir un tout autre style, il faudrait l'orner d'une valenciennne, ce qui est très-adopté aujourd'hui, mais ceci est tout à fait du luxe.

2, Ecusson assorti au mouchoir; le nom de Laure au plumetis ou feston.

3, Hélène se fait comme Laure et peut, entrer dans l'écusson n° 2.

4, Guimpe pour petite fille de huit à dix ans; elle se ferme derrière et doit être faite tout à l'anglaise; si cependant tu remplaçais les œillets par des pois, cette guimpe serait plus élégante et plus nouvelle.

5, Modèle et dessin d'un bracelet en velours; je suis heureuse d'avoir, par cette idée, prévenu ton désir; ces bracelets se portent beaucoup, aussi en fait-on dans tous les genres: les uns sont garnis en dentelle, les autres sont fermés par des boutons; du reste, les plus simples sont toujours les plus distingués, surtout pour nous, jeunes filles. Ce bracelet doit être brodé au passé sur velours; les œillets qui séparent les festons, ainsi que le bord et le feston intérieur, seront exécutés au passé; si la longueur de ce travail t'effraie, remplace cette broderie par le point de chaînette; pour monter ton bracelet, fais un pli plat et un peu profond à l'endroit qui t'est indiqué par les deux raies qui encadrent les trois œillets; un des festons doit se trouver au milieu du poignet; tu placeras, pour fermer ce bracelet, deux petits boutons en soie que tu cacheras autant que possible; si tu le fais noir sur noir, il sera très-distingué; ne va pas croire pour cela que deux couleurs tranchantes seraient d'un vilain effet, au contraire. Un autre genre de bracelet très-simple aussi, est en velours

coupé comme nos manchettes puritaines d'autrefois; le bord taillé en feston rond se trouve garni par une rangée de perles de jais.

6, Complément du bracelet.

7, Ecusson représentant un trophée de marine, tout au plumetis.

8, Garniture pour manches, duchesse, pagode, bretonne, pour bas de pantalons d'enfants; garnitures de robes de baptême, etc. plumetis, festons et jours.

9, F. P. enlacées, plumetis et feston, ou bien tout plumetis.

10, Célestine, plumetis, coton de deux couleurs.

11, Julia, plumetis facile ou feston.

12, Modèle d'une coiffure très-gentille, et qu'il sera fort aisé de faire toi-même; prends d'abord du fil de laitton très-mince, et établis une petite carcasse, faisant à peu près le tour des cheveux; seulement, sur les oreilles tu tournes ton fil de laitton de façon à lui faire faire un petit rond allongé, lequel rond est recouvert par du tulle très-ferme; ceci fait, tu entoures tout ton laitton avec le ruban que tu as choisi pour les touffes; ce ruban est ordinairement en gaze très-étroite; une pièce de 14 mètres te suffira, et te coûtera 2 francs 75 centimes; une fois la carcasse garnie, tu fais une tresse avec du velours noir préparé en rouleaux; cette tresse, qui se fait à six bouts, se pose sur les cheveux à partir du haut de l'oreille, et réunit les deux touffes en traversant le derrière de la tête; tu formes enfin tes deux touffes de petits rubans, les disposant de façon à ce que les boucles du haut soient plus courtes que celles du bas; cette coiffure, en ruban cerise et velours noir, sera charmante; t'ira à ravir, t'amusera à faire, et si elle te coûte 4 francs tout compris, ce sera le bout du monde.

13, Autre modèle de coiffure, mais plus élégant; à celle-ci le ruban est en taffetas n° 3, mélangé de velours même largeur; pour la carcasse, tu suivras les mêmes indications que pour la première; seulement, au lieu de recouvrir tes laittons par un ruban tourné autour, tu y adapteras une tresse faite avec le velours et le ruban: bleu et noir, rose et noir sont des couleurs qui s'harmonisent très-bien; pour les brunes, le groseille est également fort joli; cette coiffure n'a pas de tresse dans le milieu, mais alors sur le devant, tu devras en placer deux qui feront suite à celle qui tient au fil de laitton; la tresse du milieu doit se trouver sur le sommet de la tête, et l'autre doit tomber très-bas sur le front; de chaque côté, tu disposeras aussi des masses de bouclettes de ruban et de

velours, laissant de longs bouts qui doivent flotter, non-seulement sur le cou, mais encore sur les épaules. Il te faut 4 mètres 50 centimètres de ruban à 75 c. le mètre, et 4 mètres 50 centimètres de velours.

14, A. B., gothique, plumetis simple ou feston.

15, Fanny, id.

16, Valentine, plumetis fendu.

17, Léonce, plumetis facile ou feston.

Ici finit la petite édition.

18 et 18 bis. Dessin de fanchon pour broder sur tulle en soie de deux nuances; ce dessin, d'une gracieuse hardiesse, doit être fait au point de chaînette, il exige peu de temps et peu de talent, deux avantages fort appréciés par celles de nos timides amies qui ont peut-être le tort de trop se méfier de leur force en broderie; je t'engage à broder la fanchon sur tulle noir plutôt que blanc, c'est moins habillé et d'un porter plus facile; si tu m'en crois aussi, tu la poseras tout simplement sur tes cheveux sans ajouter le moindre bout de ruban, fixe-la de chaque côté par deux grosses épingles, et laisse les bouts retomber au hasard; cette sorte de coiffure, ainsi que toutes les autres, doit se poser très en arrière. Il paraît convenu, de par la mode, que pour cet hiver on ne s'occupera pas du tout de ce qui peut ajouter quelques grâces à la physionomie; car tous les ornements se placent derrière la tête et presque dans le cou; cela sied à certaines figures, mais il faut être surtout jeune et jolie. Quant aux bandeaux, ils se font toujours plats ou bouffants, ou bien relevés à la demi-Valois; les boucles font mine de temps en temps de reprendre ce sceptre qu'elles ont gardé si longtemps; mais rien n'indique qu'elles soient les bien venues.

19, Col mousquetaire allant avec la garniture donnée en octobre et se faisant par conséquent de la même manière.

20, Garniture pouvant servir pour taie d'oreiller, pour carmisode et pour petite veste d'intérieur; veste que l'on met sous celles de velours, de sorte que dans un appartement bien chauffé on peut sans inconvénient enlever celle-ci que l'on remet pour passer d'un appartement à un autre.

21, Entre-deux, genre guipure, plumetis et feston; il peut être fait tout au feston.

22, R. G., plumetis, cotons de deux couleurs, si tu veux.

23, Garniture pouvant encore servir pour taie d'oreiller, robes d'enfants, etc., etc.

24, Petite garniture servant d'entre-deux pour les manches bouillons; tu dois avoir vu déjà ce nouveau genre. C'est gracieux et presque aussi vite fait que les vrais entre-deux, car ici on ne fait pas de jours.

25, Henriette, plumetis ou broderie anglaise; aujourd'hui on préfère le plumetis.

26, Caroline, cordonnet mat et roues.

27, Maria, gothique, plumetis simple ou feston.

28, Églantine, plumetis fendu.

29, M. L., point de rose enlacé.

30, L. D., id.

31, Dessin d'une jardinière : prends d'abord du canevas de moyenne grosseur non Pénélope; sur ce canevas, tu traceras le dessin du n° 31, seulement tu ne devras pas l'occuper des nervures des feuilles, pas plus que du triple rond des cerises et de la raie du milieu du ruban; trace ce dessin comme si tu devais le faire en laine à teintes plates; après cela, tu monteras ce morceau de canevas sur un métier; tu auras près de toi une petite tresse de paille très-fine et de la laine verte de trois ou quatre tons différents; commence alors ton ouvrage avec la laine la plus foncée, fais le demi-point, ayant soin de placer la petite paille entre la laine et le canevas, et de bien la dissimuler sous ta laine, ne la laissant à découvert qu'aux endroits du dessin; dans ce cas-là, tu dois passer la laine tout à fait en dessous de l'ouvrage pour ne reprendre la paille et la cacher de nouveau que lorsque le morceau du dessin est fini. Quant aux nuances du fond, je te dirai seulement qu'il faut les disposer en bandes horizontales de trois centimètres de largeur, en ayant soin que la raie la plus claire se trouve au milieu; ainsi tu vois que c'est un calcul de fils. Le feston du haut doit aussi être formé par de la paille; quand tu auras terminé fond et dessin, tu monteras ce morceau sur la pièce du n° 32, qui est par moitié et qui forme le dos de la jardinière (partie qui touche le mur), ces deux morceaux une fois joints, tu placeras dans l'intérieur deux autres morceaux de carton qui auront été préalablement coupés sur la forme du canevas et sur celle du dos; ce carton sera fixé par une doublure de lustrine glacée; rappelle-toi pour cela la manière dont on double les vide-poches. Dans le bas de cette jardinière, on pose un nœud de large ruban de satin de la couleur de la laine qui sert de fond; sur ce ruban, tu dois disposer trois ou quatre rangs de paille. Ce genre de jardinières s'attache au mur; on les place le plus souvent de chaque côté de la cheminée. Tu comprends que pour recevoir les fleurs, il faut faire faire chez un ferblantier une autre jardinière qui sera recouverte par celle en tapisserie; on place ensuite les fleurs ou dans de l'eau ou dans du sable.

Tout dans cette gracieuse nouveauté rappelle le nom de madame Marie Soudant, dont le zèle, pour ce qui concerne nos gentilles petites amies, ne se dément jamais, même au milieu des grandes occu-

pations qu'amène pour elle l'approche du jour de l'an.

32, Moitié du fond de la jardinière.

33, Effet de cette jardinière.

34, Entre-deux guipure, plumetis et feston.

35, Passe d'un chapeau; cette forme m'a été donnée par madame Seguin. Ce chapeau était en satin rose, passe et calotte unies; le rond que tu trouveras au n° 37 était entouré par une petite dentelle noire, une même dentelle se voyait aussi à la jonction de la calotte et de la passe, ainsi qu'au bord du bavolet; de chaque côté de la passe, étaient des bouclettes de velours cerise entremêlées de velours noir; le dessous de la passe était orné par une tresse mêlée de velours noir et velours rose, fixée d'un côté par une touffe de petites roses, et de l'autre par un nœud de velours; dans le bas des joues, du tulle bouillonné; les brides, assez larges et en satin rose, étaient bordées par un petit liséré noir; ce chapeau, qui serait également joli dans d'autres nuances, peut servir pour les grands et les petits jours, ce que nous apprécions, nous qui n'avons jamais beaucoup de chapeaux à la fois.

Tu voudrais un joli chapeau pour ton amie qui se marie; je lui conseille un chapeau de satin blanc à coulisse; le bord de la passe sera orné d'une bande de plumes frisées; tu sais que les plumes se portent avec *furceur*, tu diras à ton amie qu'elle doit en placer non-seulement sur le bord de la passe, mais aussi trois petites sur la calotte: ces plumes forment pour ainsi dire fanchon, leurs trois pointes devant retomber sur le bavolet; dans le haut, elles sont fixées par un large ruban de satin, faisant la pointe dans le milieu et se perdant de chaque côté dans le bavolet. Le dessous devrait être orné par une guirlande de petites têtes de plumes, telles qu'on les dispose aujourd'hui; dans ces plumes se trouveraient quelques roses blanches avec leurs boutons.

36, Calotte du premier chapeau décrit.

37, Rond du chapeau.

38, Passe de chapeau pour jeune fille de douze à quinze ans.

39, Caroline, plumetis.

40, Col, guimpe et manches en mousseline brodée; c'est un mélange de losanges en broderies et de losanges en mousseline; sur le devant de la guimpe et sur le côté des manches est une rangée de nœuds de rubans sans bouts.

41, Berthe avec trois rangs de dentelles; ces dentelles peuvent être remplacées par des garnitures d'une étoffe légère, gaze, tulle, organdi, ou par de la mousseline brodée; des rubans de trois centimètres sont posés de distance en distance, et retenus

dans le bas par des nœuds faits avec le même ruban.

42, Bonnet de dentelle orné de nœuds de rubans; de ces nœuds partent trois petites plumes de frange.

43, Petite garniture, broderie anglaise, roues, festons, pouvant servir pour chemises de nuit et de jour, et pour bonnet du matin.

44, Bonnet avec un fond en mousseline brodée et à festons indiens bordés d'une dentelle; une autre dentelle entoure la figure. Ces deux rangs de dentelle sont séparés par de petits nœuds de ruban écossais placés de distance en distance; des nœuds de ruban plus large garnissent les côtés en relevant la dentelle. Longues brides de même ruban.

45, Léonie, plumetis facile ou feston.

46, Encore un modèle de berthe; il te fournira d'autres idées pour tes costumes de bal; ce sont d'abord deux rangs de garniture de tulle brodé en soie blanche; au-dessus de ces garnitures, est une autre petite garniture en ruban tuyauté et au-dessus de celle-ci, se trouve un large ruban (n° 16) posé à plat, suivant les contours des épaules et croisant sur la poitrine; dans le haut de ce ruban, une petite dentelle se trouve légèrement froncée.

47, Dessin de crochet ou de filet pour bordure de rideaux, garniture de pelote duchesse, etc., etc.

48, Dessin de soutache ou de point de chaînette pour un *plomb à lierre*; tu as dû, comme moi, t'impacienter souvent lorsque, en lisant, le vent tournait tes feuillettes; le *plomb à lierre* est une invention indienne, objet utile dans un pays où, par l'effet des éventails dont on se sert constamment, on se croit toujours en plein air. Choisis un morceau de velours, de drap ou de toute autre étoffe un peu forte; coupe-le deux fois large comme le dessin, laissant les deux extrémités légèrement pointues, et brode-le en soie de couleur; après cela, coupe encore, mais en peau, un autre morceau de même dimension; couds ce morceau de peau à l'aide d'un petit surjet; avant de le fermer complètement remplis-le de petit plomb de chasse, tu en mettras passablement, mais pas au point que cette sorte de petit sac puisse perdre toute sa flexibilité; il faut qu'il conserve sa forme plate afin qu'il ne puisse rouler; lorsque tu auras fermé cette enveloppe de cuir, tu la recouvriras par la *belle enveloppe* que tu viendras de broder; tu cacheras tes coutures par la soutache, ou bien par un point de chaînette. J'oubliais de te dire que tu dois placer aux deux bouts un petit gland qui se trouve naturellement assorti aux couleurs du plomb.

Maintenant je prends la gravure de mo-

des, et je t'engage à jeter les yeux sur cette jolie quèteuse; sa robe est en mousseline unie très-claire; dans les bouillons sont passés des rubans de taffetas n° 9, ces rubans se terminent, comme tu vois, par un nœud sur le côté, le sixième nœud appartient à la ceinture. — Le corsage très-foncé est aussi décoré d'un bouillonné; un ruban même largeur est passé comme aux bouillons de la jupe, seulement il se trouve plié en deux par l'effet de ce bouillonné qui est plus étroit; deux nœuds placés sur les épaules s'échappent de ce bouillonné, au-dessus duquel on aperçoit l'entre-deux d'une chemisette. — Les manches sont également bouillonnées, et les cheveux sont relevés à la demi-Valois, partagés par un ruban de taffetas, qui est fixé d'un côté par un bouquet de fleurs, tandis que de l'autre il se perd dans les cheveux. — La seconde jeune fille dont l'aimable sourire laisse deviner tout le plaisir qu'elle éprouve à pouvoir faire l'aumône, a une robe en taffetas avec trois bandes de peluche. Le corsage à grandes basques est orné d'abord d'une bande de peluche et ensuite d'une frange en chenille, deux fantaisies qui vont très-bien ensemble; la Berthe tourne sur les épaules comme une petite pèlerine, le devant du corsage est également orné de ces mêmes franges; la coiffure est en rubans de velours épinglé entremêlés de quelques grosses perles blanches; un rang de ces mêmes perles lui sert de bracelet.

La gravure de lingerie te donne les plus gracieuses formes de corsages et de chemisettes.

1. Bonnet dont le fond est formé par des entre-deux en broderie et dentelle alternés et placés en biais. Un ruban de taffetas sur lequel sont appliquées des étoiles en velours, sépare le fond du bonnet de la dentelle qui l'entoure.

2. Bonnet. Le fond en dentelle noire avec des applications de velours; une dentelle blanche entoure ce fond.

3. Corsage avec bouillonné de tulle dans lequel est passé un ruban rose. Les manches pagodes avec deux volants de dentelle sont aussi formées par des entre-deux de dentelle séparés par un bouillonné de tulle avec un ruban passé en dedans.

4. Chemisette en mousseline. Col rabattu formé d'entre-deux de broderie et de tulle formant des pointes bordées d'une petite dentelle.

5. Chemisette en mousseline brodée.

6. Chemisette en tulle garnie sur le de-

vant de deux rangs de dentelle dégageant le col.

7. Chemisette-gilet à basques arrondies. Le devant est orné de deux rangs d'entre-deux de broderie bordée d'une petite dentelle et séparés entre eux par un entre-deux de broderie.

Déployons maintenant la feuille de tapisserie: c'est une guirlande d'oiseaux qui volent vers toi te portant sur leurs ailes toutes mes promesses de zèle, de sollicitude et de bon vouloir. A propos de promesses, tu sais que notre journal n'a pas l'habitude d'en faire de pompeuses, mais aussi tu as dû remarquer que cette année il a tenu plus qu'il n'avait promis; les encouragements que nous avons reçus, augmentent cette belle ardeur et, l'année prochaine le nombre des travaux en couleurs, tapisseries, imitations d'aquarelles, travaux d'or et argent, crochet et sépia, s'élèvera jusqu'à onze; tu vois que je me réserve une porte, bien petite il est vrai, pour des progrès ultérieurs; tu recevras toujours comme cette année seize gravures de modes, six albums de musique, dont tu m'as fait tant de compliments; quatre gravures noires d'après les grands maîtres et douze grandes planches de broderies et patrons dont quatre doubles, une à chaque saison, si toutefois tu es abonnée à la grande édition, ce que je t'engage bien à faire, car vois combien il a fallu martyriser ces pauvres oiseaux pour les faire tenir dans la petite; à peine y en aura-t-il un qui s'en tire sans patte et aile cassée; une nouvelle disposition des colonnes du Journal permettra d'augmenter le texte, j'espère que mes devancières en useront avec quelque discrétion, et me laisseront aussi profiter de cette amélioration pour donner plus de développement à mes explications et te faire connaître un plus grand nombre de créations nouvelles; mais revenons à notre guirlande: elle peut servir pour coussin, devant de cheminée et tapis de table: dans ce cas, on met parfois une large bande de velours avec franges, surtout quand les coins sont arrondis: si tu ne veux pas faire la guirlande entière, tu en détacheras quelques sujets isolés qui pourront s'adapter à une foule d'usages que tu sais aussi bien que moi.

Reste notre Rébus de novembre: *L'âne* qu'il te représente s'appelle *UIT* et porte une grave *Conseil*. N'en ai-je déjà pas trop dit?

Tu trouveras à la table des matières le mot de la charade et l'explication du rébus contenus dans ce numéro. E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

9 DÉCEMBRE 1608. — NAISSANCE DE MILTON.

John Milton naquit à Londres, d'une famille noble, et révéla dès sa jeunesse le talent plein d'enthousiasme et de gravité dont il était doué. Il se plaisait surtout aux sujets religieux, et l'on a de lui, de cette première époque, la paraphrase de quelques psaumes en latin et en anglais, des sonnets en italien, qui montrent qu'il se servait de ces trois langues avec la même élégance et la même facilité.

La révolution d'Angleterre eut ses sympathies, et il employa sa plume à justifier la condamnation de Charles 1^{er}; peut-être l'austérité qu'affichaient les puritains et les fondateurs de la nouvelle république avait-elle séduit cet esprit sévère, tout nourri des souvenirs de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, Milton se dévoua à Cromwell dont il fut le secrétaire, et continua d'écrire en faveur des principes qu'il avait adoptés, jusqu'à l'époque de la restauration des Stuarts. Cet événement, qui semblait le jeter dans l'obscurité et l'oubli, devint le principe de sa véritable gloire; aveugle, pauvre, délaissé, le poète revint à la poésie qui avait enchanté ses premières années, et *le Paradis perdu* fut écrit. Cet immortel poème parut en 1667, et ne trouva, à son début, ni lecteur ni admirateur, et si Milton était sûr de son génie, du moins il put douter de sa gloire.

Il composa d'autres ouvrages : *le Paradis reconquis*, poème bien au-dessous du premier, un *Dictionnaire latin*, une *Histoire d'Angleterre*, etc., etc. On sait qu'il fut aidé dans ses travaux par ses filles, qui lui faisaient la lecture et écrivaient sous sa dictée en diverses langues.

Milton mourut en 1674 : Dryden, qui lut par hasard *le Paradis perdu* délaissé dans une boutique de libraire, écrivit au comte Dorset : *Cet homme nous efface nous et les anciens*, et dès ce moment, la réputation du poète s'étendit de plus en plus.

Voltaire a traduit en français quelques morceaux de ce poème; Delille l'a traduit en le dénaturant; Chateaubriand en a donné une traduction plus littéraire, et, par conséquent, plus attachante.

On dit que Milton, aveugle, se promenant un jour dans le parc de Saint-James, entendit crier autour de lui : Le roi ! le roi ! Il voulut se retirer, mais il se trouva en présence de Charles II, qui, l'abordant, lui dit avec dureté : « Monsieur, voilà comme le ciel vous a puni d'avoir conspiré contre mon père ! — Sire, répondit fièrement le poète, si les maux qui nous affligent en ce monde sont le châtiment de nos fautes, votre père devait être bien coupable ! »

RÉBUS.



SE E LE MÈRE D C'



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

(1853. VINGT-ET-UNIÈME ANNÉE.)

INSTRUCTION.

Esteban Murillo, par M. A. des Essarts, page 1. — *Westminster Abbey*, par M^{me} Laure Pruss, 7. — *Montfaucon*, par M. A. Amic, 33. — *Sainte Valentine*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 37. — *HISTOIRE D'ESPAGNE*, par M^{lle} Bader : *Le siège de Sagonte*, 63. — *Viriathe*, 97. — *Sertorius*, 129. — *Galsuinde et Brunehaut*, 193. — *Florinde*, 237. — *Pélage*, 353. — *Guido Reni*, par M. A. des Essarts, 402. — *Cours de Littérature*, à l'usage des jeunes personnes, par M. P. Lecomte, 461. — *Serdukof*, par M^{me} Adam Boigontier, 463. — *Cluny*, par M^{lle} Thurel, 223. — *Gabriel Metz*, par M. Alfred des Essarts, 229. — *La Basilique de Saint-Pierre*, par M^{lle} Bader, 289. — *Nicolas Poussin*, par M. A. des Essarts, 321.

BIBLIOGRAPHIE.

La Case du Père Tom, par M^{me} Eveline Ribbecourt, page 40. — *Manuel de Charité*, de M. l'abbé Mullois, par M^{me} Mathilde Froment, 134. — *Le Fabuliste des Alpes*, par M. de Juge, 168. — *Lettre au Directeur du Journal des Démoniselles*, par M^{me} Adam Boigontier, 198. — *Mes Souvenirs*, par M^{me} de Bawr, 236. — *La Guerre des Deux Roses*, par M. Todiere, 262. — *Histoire de la Maison de Saint Cyr*, de M. Théodore Lavallée, 292. — *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*, 328. — *La Charité aux enfants*, par M. l'abbé Mullois, 336.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Mercy, traduit de Shakespeare, page 11. — *El Paxarillo*, de Manuel de Villegas, 46. — *La Fortuna e il Poeta*, de Bertola, 70. — *Der reiche Fürst*, de Justin Kærner, 109. — *Ode to Spring*, de Logan, 138. — *Il Filosofo ed il Principe*, de Rossi, 169. — *Bei dem Grabe meines Vaters*, de Holty, 199. — *El Arbol de la Esperanza*, de Martinez de la Rosa, 240. — *Alla sua Madre*, de Vittorio Alfieri, 266. — *Adam relates to Raphael what he remembered since his own creation*, de Milton, 296. — *El Muchacho y el Perro*, de Pablo de Jerica, 330. — *Jupiter et le Cheval*, fable de Lessing, 338.

ÉDUCATION.

La Dentellière de Gaptarofka, par M^{me} Adam Boigontier, page 12. — *Le Soldat de Quiberon*, par M^{me} E. Ribbecourt, 16. — *Le Sorcier de*

Gaptarofka, par M^{me} Adam Boigontier, 47. — *Humble pétition*, par M. Ph. Audebrand, 53. — *Un Sermon*, par M^{me} de Stolz, 71. — *Le Journal d'une vieille fille*, par M^{me} E. Ribbecourt, 75. — *Mœurs arabes*, par M^{me} Laure Pruss, 83. — *Dévouement filial*, par M. Horace Raisson, 109. — *La Sensiblerie*, par M^{me} Adam Boigontier, 116. — *Miriam*, par feu M^{me} Eugénie Foa, 139. — *La Maîtresse d'école*, par M^{me} E. Ribbecourt, 147. — *Une Imprudence de jeune Fille*, par M^{me} de Menolon, 170. — *Berthe aux blanches mains*, par M. A. Jadin, 173. — *La Prière à la Vierge*, par M^{me} E. Ribbecourt, 179. — *Marquerite*, par M^{me} E. Ribbecourt, 200. — *Le Mardi gras de mon ami Charles*, par M^{me} A. Boigontier, 209. — *Excursion dans une forêt vierge de la Guyane*, par M^{me} L. Pruss, 211. — *La Princesse de Wolfenbützel*, par M^{me} Marie Emery, 240. — *Home, sweet home*, par M^{me} A. Boigontier, 244. — *Les Filles de Grétry*, par M^{me} A. Survilli. — *Françoise*, par M^{me} A. Boigontier, 271 et 302. — *La Tempête des Morts*, par M. Saint-Hyacinthe, 297. — *Un Sachet*, par M^{me} Marie Barthel, 308. — *Raymonde*, par M^{me} E. Ribbecourt, 331. — *Michel Lamanosoff*, par M^{me} S. Desmarest, 338. — *Avis d'une mère à sa fille*, par M^{me} de Lambert, 339. — *Le Virgile au Rabot*, par M. Perret, 339. — *Orange*, charade en trois tableaux, par M^{me} Adam Boigontier, 366. — *Emilie de Soulanges*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 372.

POÉSIE.

La Crèche de Sainte-Geneviève, par M. A. des Essarts, page 56. — *Mélancolie*, par M. Méry, 121. — *Eve près du berceau de son fils*, par M. Gaston d'Albano, 154. — *Le Banquet des Fées*, par M. J. Canonge, 217.

ENIGMES HISTORIQUES.

Enigmes, pages 26, 58, 122, 187 et 249.
Explications, pages 58, 88, 154, 218 et 278.

MÉLANGES.

Lettres sur la musique, par M^{me} E. Raymond, pages 122 et 341. — *Les jeunes économes*, 89. — *Salon de 1853*, 185. — *L'hippopotame à Paris*, 313. — *Oeuvre du Bon Pasteur*, 343.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Les restes, page 26. Foie de veau farci — crème blanche — poulet au céleri — Sole nor-

mande — recette contre les engelures, 58. Gigot à l'étouffée — crème au vin — compote d'oranges — manière de conserver les œufs — tablettes de limonade — moyen de remplacer le fer d'un lacet — manière d'introduire des verres dans leurs orbites, 123. Pudding anglais — crème à la vanille et aux fraises — petits pâtés — beignets de riz — remède contre les gergures, 187. Ratafia des quatre fruits rouges — remède pour les maux d'yeux — taches de fruits rouges sur les étoffes — vinaigre aux framboises — compotes de fraises — vinaigre de roses pour la toilette — ciments pour raccommoder le verre, la faïence et la porcelaine, 219. Fèves de marais — melons — pudding — sirop de vinaigre framboisé — pourpier — aillette — angelique confite, 249. Sirop d'orgeat — confiture de prunes de mirabelles — moyen de rétablir la viande de boucherie ou le poisson avancés par les chaleurs — Soufflé de chocolat — omelette soufflée en moules — écorce d'oranges amères — recette pour purifier les appartements — moyen pour reconnaître si une toile est blanchie à la chaux, 279. Fécule de pommes de terre — bisque d'écrevisses — gâteau de raisins secs — pommes au beurre — esturgeon aux moules, 343. Côtelles de mouton au riz — soufflé de pain à la vanille — gâteau de pommes — essence pour enlever les taches de graisse — remède contre les contusions, les foulures — encastrique pour les parquets des appartements, 344. — Croustes au madère, 377.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 27 — 89 — 89 — 124 — 156 — 188 — 200 — 230 — 280 — 282 — 316 — 345 et 378.

ÉPIHÉMÉRIDES.

JANVIER : Mort de Howard, page 31. — FÉVRIER : Mort de Charles IV, roi de France, 63. — MARS : Mort d'Elisabeth, reine d'Angleterre, 95. — JUILLET : Mort d'André Chénier, 223. — AOÛT : Mort de saint Louis, évêque de Toulouse, 255. — SEPTEMBRE : Défaite d'Attila dans les plaines de Châlons, 287. — OCTOBRE : Martyre de saint Quentin, 352. — DÉCEMBRE : Naissance de Milton, 382.

GRAVURES SUR ACIER, PAR NARGÉOT.

L'Immaculée Conception, d'après Murillo, page 1. — Le Christ au Jardin des Olives, d'après Guido Reni, 97. — Une dame faisant servir des rafraîchissements à un militaire, d'après Metz, 229. — Moïse sauvé des eaux, d'après Nicolas Poussin, 321.

16 GRAVURES DE MODES.

MODÈLES COLORIÉS

Trois planches de tapisserie. — Une planche de crochet. — Deux planches de ravau or. — Un bouquet de camélias.

MUSIQUE.

ALBUM DE JANVIER. Le Myosotis, polka-mazurke, par M^{lle} Elisa Bosch. — LÉGERE ET GRACIEUSE, schottisch, par M^{lle} Elisa Bosch. — ESPAGNE, suite de valse, par Gustave d'Erresby.

ALBUM DE MARS. LES COURSES DE VERSAILLES, quadrille, par M^{lle} Elisa Bosch. — L'ENFANT ET L'ANGE, mélodie, paroles de LEPelletier, musique de Du Rotois. — ROSALIE, sicilienne, par VALENTIN. — LES GObéas, polka-mazurke, par L. LANGLOIS.

ALBUM DE MAI. LOUISETTE, polka, par P. S. DELOUP. — FIFRES ET TAMBOURS, quadrille à quatre mains, par le comte de MONBRUN.

ALBUM DE JUILLET. ROSE, valse, par LOUEL. — REVINS, PETIT OISEAU, mélodie, paroles et musique de F. VIRET. — A UN BERCEAU, romance : paroles de P. DUPONT, musique de E. REYER. — BERNERETTE, polka, par P. WAGNER.

ALBUM DE SEPTEMBRE. SOUS LES PLATANES, rêverie, par E. HOFFMANN. — CHANT DU SOIR, mélodie, paroles et musique de F. VIRET. — NELLY, redowa, par G. SAWANOFF.

ALBUM DE NOVEMBRE. LE BONHOMME JADIS, quadrille, par J. STRAUSS. — L'Hymne du SEIGNEUR, romance, paroles de M^{lle} DESMARETZ, musique de E. PÉRIER.

MOSAÏQUE.

Pensées, maximes, réflexions, etc., pages 32 — 96 — 128 — 160 — 224 — 256 — 288.

RÉBUS, dessinés par Léopold Levert, gravés par Charles Gilbert.

Point de chance qui ne retourne, page 32. — Dans le doute abstiens-toi, 64. — Le riche pense à l'an qui vient, le pauvre au jour présent, 96. — Nul plaisir sans déplaisir, 128. — Aide-toi, le ciel t'aidera, 160. — Mille amis c'est peu, un ennemi c'est trop, 192. — Chaque jour apprend quelque chose à l'autre, 224. — Une bonne tête vaut plus que cent bras, 256. — Silence est prudence, prudence est science, 288. — L'oisiveté est la mère de tous les vices, 320. — La nuit porte conseil 352. — Il se faut entraider, c'est la loi de nature.

Paris. — Imprimerie de M^{me} veuve Dondéy-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.